

J. G. Ballard

Rencontre avec l'écrivain britannique qui, depuis son repaire du Surrey, observe la « bourgeoisification » de notre époque. Page 12.

Le marché du poche

En France, plus de quatre livres achetés sur dix sont des petits formats. Enquête sur un secteur vital devenu très concurrentiel. Dossier. Pages 6 et 7

Le Monde
Des Livres
Vendredi 10 mars 2006

ROBERTO BOLAÑO
LES VAGABONDS DE LA LIBERTÉ

« Les Détectives sauvages », le roman qui avait permis à l'écrivain chilien disparu en 2003 d'accéder à la notoriété internationale, paraît enfin en France. Un événement.

Page 3

Jeunesse

Noir sur blanc : Olivier Mau et Christine Beigel, deux polars à la neige. Et aussi : David Dumortier, Elisabeth Badinter et Jacqueline Duhême... Jeunesse. Page 9.

Littératures

Pascal Quignard, Anne Godard, Christian Garcin, Fabrice Gabriel, Iegor Gran, Paula Jacques... Et aussi une sélection de livres de poésie. Pages 4, 5, 10 et 11.

Essais

« American Vertigo », un « reportage d'idées » de Bernard-Henri Lévy aux Etats-Unis ; André Glucksmann, « penseur décalé, déraciné et fier de l'être ». Page 8.

Contributions

Fabienne Dumontet
Collaboratrice du « Monde des Livres », elle enseigne la littérature à l'Ecole normale supérieure de Lyon.

Amin Maalouf
Né en 1949 à Beyrouth, il est l'auteur de nombreux ouvrages parmi lesquels *Le Rocher de Tanios* (Grasset, prix Goncourt 1993), *Les identités meurtrières* (Grasset, 1998) et *Origines* (Grasset, 2004). Il vient de publier *Adriana Mater* (Grasset), le livret de l'opéra composé par Kaija Saariaho qui doit être créé à l'Opéra Bastille le 30 mars dans une mise en scène de Peter Sellars.

Rectificatifs

L'auteur de *L'ultime faveur* (Gallimard-« Le Promeneur », « Le Monde des livres » du 3 mars) ne se nomme pas Paul mais Patrick Wald Lasowski.
De même, l'auteur de *32 jours de mai* (Les choix du « Monde des livres » du 24 février) ne se nomme pas Marianne mais Martine Storti.

Prix Goncourt 1993, Amin Maalouf exhorte la France à se regarder dans « le miroir du temps »

Contre « la littérature francophone »

Amin Maalouf

Pourtant, à l'origine, tout cela partait d'une excellente idée. Je ne sais plus si c'était Bourguiba ou Senghor qui l'avait formulée en premier. Peu importe, le concept venait à son heure. La France et ses anciennes dépendances avaient hâte de dépasser les traumatismes de l'ère coloniale vers une alliance consentie, bâtie sur le terrain le plus stable et le plus élevé qui soit, celui de la langue commune. Plus de colons, plus d'indigènes, plus de « second collège » ; les ancêtres gaulois n'étaient plus exigés à l'entrée. De Montréal à Phnom Penh, de Lyon à Brazzaville, de Bucarest à Port-au-Prince, tous ceux qui avaient « la langue française en partage », ceux qui étaient nés en son sein comme ceux qui l'avaient adoptée, et même ceux qui avaient le sentiment de l'avoir subie, se retrouvaient désormais égaux, tous frères en francophonie, unis les uns aux autres par les liens sacrés de la langue, à peine moins indissociables que ceux du sol ou du sang.

Le « glissement sémantique » s'est produit par la suite. Je parle de « glissement » parce qu'il n'y avait là aucune intention pernicieuse. Il semblait naturel, en effet, dès lors qu'on avait constitué un ensemble global francophone, mis en place des institutions francophones, tenu des sommets francophones, que l'on se mît à parler de littérature francophone et d'auteurs francophones.

Car, après tout, qu'est-ce qu'un auteur francophone ? Une personne qui écrit en français. L'évidence... du moins en théorie. Car le sens s'est aussitôt perverti. Il s'est même carrément inversé. « Francophones », en France, aurait dû signifier « nous » ; il a fini par signifier « eux », « les autres », « les étrangers », « ceux des anciennes colonies »... En ces temps d'égarement où les identités se raidissent et où l'universalisme est en perpétuelle régression, les vieux réflexes sont revenus.

Peu de gens auraient l'idée d'appeler Flaubert ou Céline « francophones » ; et même des écrivains d'origine étrangère, s'ils ne viennent pas d'un pays du Sud, sont vite assimilés à des écrivains français ; je n'ai jamais entendu décrire Apollinaire ou Cioran comme des « francophones »...

J'ai passé récemment en revue une longue liste de noms pour tenter de cerner les critères qui régissent ce clivage. Ce que j'ai découvert, j'aurais honte de l'écrire. Même si je ne faisais qu'énumérer ces critères, je me sentirais souillé. Disons seulement qu'il y a là des subtilités discriminatoires indignes de la France, indignes de ses idéaux, indignes de ce qu'elle représente dans l'histoire des idées et des hommes...

Devrais-je aligner les exemples ? Evoquer le cas de ces universités où l'on ne peut plus étudier l'œuvre d'un écrivain « francophone », sauf si l'on fait un parallèle avec un écrivain proprement français ? Non, je m'arrête là, pour dire seulement, à mi-voix mais avec fermeté, et avec solennité : mettons fin à cette aberration ! Réservons les vocables de « francophonie » et de « francophone » à la sphère diplomatique et géopolitique, et prenons l'habitude de dire « écrivains de langue française », en évitant de fouiller leurs papiers, leurs bagages, leurs prénoms ou leur peau ! Considérons les dérapages passés comme une parenthèse malheureuse, comme un regrettable malentendu, et repartons du bon pied !

« Ce qu'il s'agit d'abolir, ce sont les oppositions stériles et discriminatoires : littérature du Nord contre littérature du Sud ; littérature des Blancs contre celle des Noirs ; littérature de la métropole contre celle des périphéries... »

En cela, nous rejoindrions ce qui se pratique déjà dans les espaces linguistiques les plus épanouis et les plus conquérants, ceux de la langue anglaise ou de la langue espagnole, qui ne connaissent plus aucune ségrégation de cet ordre. Personne n'aurait l'idée de distinguer les « écrivains espagnols » des « hispanophones », ni les « anglais » des « anglophones ». Il y a des écrivains de langue anglaise, tout simplement, qu'ils soient noirs ou blonds, qu'ils viennent de Birmingham, de Dublin, de Calcutta ou de Johannesburg ; et des écrivains de langue espagnole, qu'ils soient Andalous, Colombiens ou Guatémaltèques...

Ai-je besoin de le dire, ces appellations unificatrices n'abolissent point la diversité. Il y a une littérature africaine de langue anglaise, une littérature indienne, des littératures caribéenne, nord-américaine, irlandaise, etc. Chez nous de même ; on n'écrit pas de la même manière à Dakar, à Bruxelles, à Beyrouth, à Alger, à Toulouse, à Québec et à Fort-de-France. Nous avons nous aussi notre littérature africaine de langue française, notre littérature antillaise, notre littérature nord-américaine... La diversité des voix est notre première richesse. Ce qu'il s'agit d'abolir, ce sont les oppositions stériles et discriminatoires : littérature du Nord contre littérature du Sud ; littérature des Blancs contre celle des Noirs ; littérature de la métropole contre celle des périphéries... Il ne faudrait tout de même pas que la langue française devienne, pour ceux qui l'ont choisie, un autre lieu d'exil !

Cela étant dit, mon propos n'est pas de défendre une quelconque « confrérie » des écrivains migrants. Eux se nourrissent de l'adversité autant que de l'hospitalité, de la souffrance plus que de la joie, du confinement mieux encore que de la liberté – de tout cela est faite la littérature, depuis toujours.

Pour eux, je ne me fais pas de soucis. Pour la France, je m'en fais. Car ce dérapage sémantique est, à l'évidence, un symptôme. Si la notion de « littérature francophone » a été pervertie, détournée de son rôle rassembleur pour devenir un outil de discrimination, si le mot qui devait signifier « nous tous » a fini par signifier « eux », « les étrangers », c'est – ne nous voilons pas la face ! – parce que la société française d'aujourd'hui est en train de devenir une machine à exclure, une machine à fabriquer des étrangers en son propre sein.

Son carburant, la peur. Peur de l'Europe, soudain ; – encore un « nous » qui s'est transformé insidieusement en « eux » ! Peur des Anglo-saxons. Peur de l'islam. Peur de l'Asie qui s'élance. Peur de l'Afrique qui piétine. Peur des jeunes. Peur des banlieues. Peur de la violence, de la vache folle, de la grippe aviaire... Peur et honte de son passé, au point d'enterrer ses dossiers et de ne plus oser célébrer ses victoires. Ceux qui chérissent la France et qui se sont nourris de son Histoire, ceux qui y sont nés comme ceux qui l'ont choisie, ne peuvent que souffrir au spectacle d'une société tremblante et honteuse qui n'ose plus se regarder dans le miroir du temps.

Sans doute certaines peurs ne sont-elles pas injustifiées. Ce siècle a fort mal commencé, les forces de l'obscurantisme et de la régression sont manifestement à l'œuvre, sur tous les continents ; certains jours, elles paraissent même triomphantes. Mais n'est-ce pas là une raison supplémentaire pour que la France ne se trompe pas de combat ? En entrant dans la logique des crispations identitaires, on perd sa propre raison d'être, on perd sa crédibilité morale et sa place parmi les nations...

Or le monde a besoin de la France. Quand elle soutient des causes justes, elle peut encore faire la différence ; moi qui viens du Liban, je puis en témoigner. Mais le monde n'a pas besoin de n'importe quelle France. Il n'a que faire d'une France frileuse et déboussolée qui veut se protéger des fantomatiques « plombiers polonais » voleurs d'emplois, et se démarquer à tout prix de ces poètes étranges qui viennent de si loin pour lui voler sa langue. ■

Proposer un texte pour la page « forum » par courriel :
mondedeslivres@lemonde.fr
par la poste :
Le Monde des livres,
80, boulevard Auguste-Blanqui,
75707 Paris Cedex 13

AU FIL DES REVUES

Emmanuel Levinas en inédits dans « Cités »

DANS un monde universitaire généralement frileux, le philosophe Yves Charles Zarka est réputé pour son solide sens de la polémique. *Cités*, dont il dirige la rédaction, a réussi sous sa houlette à allier un haut niveau scientifique sans renâcler devant l'intervention intellectuelle musclée. On se souviendra peut-être des deux hors-série « choc » consacré, l'un en décembre 2002, à « La France et ses démons », ou l'autre, en mars 2004, à « l'islam en France » dont la couverture et l'éditorial suscitèrent une forte controverse auprès de certains des contributeurs. On connaît également les emportements répétés d'Yves Charles Zarka contre la vogue actuelle du philosophe allemand Carl Schmitt – ce qui donnera une livraison intitulée crûment sur bandeau rouge « Carl Schmitt le nazi » (nº 14). Bref ce spécialiste reconnu de Hobbes aime à batailler drapeaux déployés.

Mais il est une autre particularité de cette revue savante décidément atypique : la publication d'inédits. Tel est l'intérêt de ce premier numéro de l'année 2006, portant sur Emmanuel Levinas, dont on célèbre la centenaire de la naissance. Deux pièces ont été retrouvées : le décryptage d'une interview accordée à la télévision néerlandaise en 1986 et, surtout, un curieux article paru en 1933 en lituanien dans la revue *Vairas*, sur le thème de *« la compréhension de la spiritualité dans les cultures française et allemande »*.

Comme le montre Joëlle Hansel, cette mise en opposition, pour le moins culturaliste, du dualisme français entre corps et esprit et du monisme allemand, que le jeune philosophe s'en va flairer jusque dans les littératures érotiques de part et d'autre du Rhin, projette une lumière nouvelle sur les textes que Levinas écrivit sur le nazisme.

Introductions et repères

A l'autre bout de cette vie, Stéphane Mosès, dans une explication lumineuse, analyse le désaccord en forme de contradiction commune entre Levinas et Jacques Derrida, dont l'article « Violence et métaphysique » de 1964 accrut la renommée d'Emmanuel Levinas, jusque-là limitée aux phénoménologues et aux intellectuels juifs.

Présenté par Guy Petitdemange, ce dossier a en outre cet avantage pour le lecteur non connaisseur de proposer introductions et repères dans une œuvre souvent considérée comme difficile d'accès. Ainsi la contribution de Marie-Anne Lescourret, auteur en 1994 de la première biographie du philosophe (rééditée chez Flammarion) retrace en quelques pages l'existence de Levinas tandis que Rodolphe Calin établit un bien utile *« lexique levinassien »*. ■

NICOLAS WEILL

Cités nº 25/2006, « Emmanuel Levinas. Une philosophie de l'évasion », 206 pages, 15 €. PUF, 6, avenue Reille, 75014, Paris.

LETTRE DE BRUXELLES

La Belgique vit-elle son dernier quart d'heure ?

UN LIVRE INTITULÉ *Belgique, le dernier quart d'heure ?* (éd. Labor), écrit par Paul-Henri Gendebien, un homme politique qui fut le représentant de la communauté francophone belge à Paris, relance depuis quelques jours les questions sur l'avenir incertain de ce petit royaume qui semble bel et bien sur la voie de la déstructuration, sous l'œil indifférent de ses voisins. Creusant une veine qu'il a inaugurée en 1999, lorsqu'il fonda le mouvement RWF-RBF, qui prône le rattachement de la Wallonie et de Bruxelles à la France, l'auteur décrit, non sans panache, l'agonie présumée d'un pays qui, jure-t-il, *« ne fêtera pas son bicentenaire »*.

Bousculée par le violent désir flamand d'autonomie, la Belgique, qui vient de célébrer sans réel enthousiasme ses 175 ans, s'interroge sur son avenir. La Flandre, qui était très en retard au sortir de la deuxième guerre mondiale, a bâti en quelques décennies une économie performante et prospère, et une image de dynamisme dont la culture est l'un des vecteurs. Face à elle, la Wallonie est à la peine. Chômage, mauvaise gouvernance et désarroi s'y conjuguent. Cette région laminée par les crises à répétition n'ignore pas que son revenu par habitant se situe très en deçà de la moyenne européenne, alors que celui des Flamands la surpasse largement. Sur tous les autres terrains, la Flandre a pris le dessus sur un Sud qui, d'après Paul-Henri Gendebien, n'est plus qu'*« une petite république mi-populaire mi-bananière au cœur de l'Europe, avec une sorte de suicide collectif en toile de fond »*.

Le jugement est sévère et pas toujours nuancé. Il interpelle toutefois bien au-delà du camp, très minoritaire, des « rattachistes » parce qu'il rejoint une question qui taraude de plus en plus de francophones belges : combien de temps un Etat peut-il résister à de telles disparités et aux pressions quotidiennes de sa partie la plus riche ?

Nationalisme agressif

La Flandre est, en effet, lasse de devoir payer le prix de la solidarité avec les Wallons, que le ministre-président de la région flamande décrivait récemment comme *« une sorte de sac à dos rempli de pavés que nous devons porter »*. La Flandre est, par ailleurs, sous l'influence d'un nationalisme agressif, incarné par une extrême droite à laquelle les sondages confèrent désormais 25 % des voix, mais aussi par des courants plus modérés, gagnés par les rêves d'homogénéité territoriale et culturelle.

« A part le Bangladesh, nous sommes le seul pays au monde qui doute de sa survie, c'est déjà un signe », écrivait un journal bruxellois, en octobre dernier. Paul-Henri Gendebien avance, dès lors, sa formule-clé : *« Que ce soit par destruction, par soustraction, ou par un très positif élan du cœur et de la raison, la seule solution pacifique et raisonnable sera française »*, écrit l'auteur du *Dernier quart d'heure ?*, titre, il faut souligner, dans lequel l'auteur a maintenu un point d'interrogation.

L'identité wallonne se trouverait-elle requinquée dans le giron de la France ? Gendebien n'en doute pas et appelle les écrivains à la rescousse pour le démontrer : Pierre Mertens, Charles Plisnier, François Weyergans, Henri Michaux et Georges Simenon seraient, dit-il, *« demeurés à jamais des nains littéraires, sur le plan de la notoriété s'entend, s'ils n'avaient été publiés à Paris et diffusés grâce à la France »*. ■

JEAN-PIERRE STROOBANTS

Bolaño au-dessus du volcan

« Les Détectives sauvages », roman monstre de l'écrivain chilien disparu en 2003, paraît enfin en français. Une traque ratée des origines qui embrasse toute la fin du siècle dernier

La chair est faible, surtout celle d'un lecteur. Pour qu'un roman de huit cents pages le tente, il lui faut un bon début, un appât de gourmet. Le voici : *« 2 novembre. J'ai été cordialement invité à faire partie du réalisme viscéral. Evidemment, j'ai accepté. Il n'y a pas eu de cérémonie d'initiation. C'est mieux comme cela. »* C'est fait : sourire en coin et intrigué par ce *« réalisme viscéral »*, l'amateur d'humour noir s'est engagé en quelques lignes dans le ventre d'un roman-monstre. Il n'est pas forcé de savoir, ce lecteur, que cette vaste fiction publiée en 1998 en Espagne est déjà un livre-culte pour nombre d'auteurs espagnols et latino-américains. Qu'ils ont depuis salué son auteur, le Chilien Roberto Bolaño, comme un véritable « grand frère ». Que son décès prématuré, en juillet 2003, n'a pas diminué son influence sur ses contemporains.

LES DÉTECTIVES SAUVAGES (Los Detectives salvajes) de Roberto Bolaño.

Traduit de l'espagnol (Chili) par Robert Amutio, éd. Christian Bourgois, 884 p., 28 €.

Huit ans après sa première publication en espagnol, *Les Détectives sauvages*, titre aussi beau qu'énigmatique, fait donc irruption en France, où il arrive comme le grand œuvre d'un auteur dont la plupart des ouvrages en prose ont déjà été traduits. Huit ans, c'était bien le temps nécessaire pour que le traducteur apprivoise l'espagnol cosmopolite de ce roman fin de siècle, écho de plusieurs continents. Car les *« détectives sauvages »*, autrement dit ces mystérieux *« réal-viscéralistes »*, n'ont pas de patrie. Chili, Nicaragua, Argentine, Allemagne, Liberia, France, Espagne, tout leur est bon. Leur base arrière est Mexico, qui attire comme un aimant tous les réfugiés d'Amérique latine, contestataires et idéalistes venus se consoler des révolutions ratées, dans les années 1970.

Personnages-fantômes

Les héros du roman, le Chilien Arturo Belano, alter ego de Bolaño, et le Mexicain Ulises Lima, double quasi mythique du surréaliste Jacques Vaché à *« l'odeur étrange, comme s'il venait de sortir d'un marécage et d'un désert en même temps »*, en font justement partie. Vers 1975, ils fondent un mouvement avant-gardiste à la fois *« radical et cordial »*, le *« réalisme viscéral »* inspiré de l'*« infraréalisme »* auquel Bolaño a appartenu pendant sa jeunesse mexicaine : il s'agit de composer des vers épars et criminels, de vagabonder, trafiquer de la drogue, saper l'ordre du monde et de la poésie officielle. Dans le roman, leur histoire se scinde en trois parties. La première et la dernière se présentent comme le journal de bord d'une jeune recrue du mouvement. Elles en retracent les premières années à Mexico, de 1975 à 1976, entre poésie, amitié, initiation sexuelle, et la recherche jusqu'en Arizona d'une poétesse avant-gardiste oubliée qui fascine les réal-viscéralistes. La partie centrale, elle, raconte les conséquences de cette traque ratée des origines, qui propulse les deux poètes dans une errance de plus de vingt ans. Près d'une centaine de témoignages non chronologiques y figurent, recueillis auprès de ceux qui ont croisé ces deux étoiles filantes à un moment de leur course.



Roberto Bolaño 2003. JERRY BAUER

Chacun se lit à la fois comme un épisode en soi, et comme une pièce du puzzle qu'est devenue la vie épique d'Arturo et Ulises.

Mexico rayonne ainsi comme un lieu inaugural capable de projeter sur la surface des continents les énergies venues à elle de toute l'Amérique latine, réactivées par chaque apparition des deux personnages-fantômes en un point du globe, sur plusieurs centaines de pages. D'un côté, la construction du roman en étau le dynamise. De l'autre, l'histoire semble se dérouler sans fin, du moins sans autre fin que son début. Car chez Bolaño, le détective, avatar de l'écrivain, alternativement jeune ou vieux, incarne l'absurdité et flirte avec le phénomène de l'éternel retour cher à Borges : *« J'ai rêvé que j'étais un très vieux détective latino-américain. Je vivais à New York et Mark Twain m'embauchait pour sauver la vie d'un être sans visage. Ça va être un cas bigrement difficile, monsieur Twain, lui disais-je »*, imaginait l'écrivain chilien dans son poème « Une promenade en littérature » en 1994.

Alors, *Les Détectives sauvages*, qu'est-ce que c'est ? La vision brutale et lyrique du monde sur les trente dernières années du millénaire précédent, vue par le prisme d'un groupuscule d'amis excentriques, tissant un réseau planétaire, mais anarchique, poétique et mené du côté des perdants, du côté de *« nous autres, les "nec spes nec metus"* (« sans peur et sans espoir »), comme l'écrivait Bolaño dans un de ses recueils de poésie. C'est *« une histoire dans les extra-muros de la civilisation »*, dixit l'un des personnages du roman. Ou encore *« une sorte de symphonie, d'opéra ou même de film de cow-boy »*, si l'on applique au roman de Bolaño les mots du Britannique Malcolm Lowry qui défendait ainsi le sien, *Au-dessous du volcan*, trente ans plus tôt.

Lowry, cet autre écrivain vagabond, lui aussi capable d'extraire du Mexique son jus romanesque – en l'occurrence, peu de citron et beaucoup de mescal –, cité en exergue aux *Détectives sauvages* comme un volcan littéraire sous l'ombre duquel Bolaño se place. ■

FABIENNE DUMONTET

Une vie d'errance

Bolaño aura connu une vie d'errance et d'expédients avant de s'installer en Catalogne et de faire connaître son œuvre littéraire sur le tard. Né en 1953 au Chili, il part adolescent au Mexique avec sa famille, qu'il quitte brièvement en 1973 pour devenir un partisan de Salvador Allende au Chili. Il a juste le temps de vivre le coup d'Etat de Pinochet, d'être brièvement emprisonné et refoulé au Mexique, où il se lie à un mouvement avant-gardiste, les « infraréalistes » dont il tirera certains éléments des *Détectives sauvages*. Quittant le Mexique, il commence une vie d'errance et parfois de clandestinité en Amérique latine et en Europe, aggravée par une maladie digestive chronique.

Poète, nouvelliste et romancier, il se fait remarquer par la publication de *La Littérature nazie en Amérique latine* en 1996, et connaît la notoriété avec *Les Détectives sauvages*, qui reçoit le prix espagnol Herralde du roman en 1998. Il meurt d'un choc hépatique à Barcelone le 14 juillet 2003, à 50 ans, sans avoir achevé son dernier roman, *2666*. Ses principaux écrits en prose traduits en français depuis 2002 sont *Nocturne du Chili, des Putains assassines, Appels téléphoniques, La Piste de glace, Le Gaucho insupportable, Etoile distante, La Littérature nazie en Amérique latine* (chez Christian Bourgois, en grand format et aussi en édition de poche pour les deux derniers), *Monsieur Pain* et *Amuleto* (aux Allusifs). ■

F. DT.

Deux voyages au pays des disparus

Ying Chen, on le sait depuis son premier livre, *La Mémoire de l'eau* (1), c'est d'abord une musique, un style qui capte le lecteur, l'entraîne dans un monde mystérieux, provoque une sensation de trouble qu'on ne cherche pas à dissiper, bien au contraire. On en jouit tout au long d'une lecture qu'on ne peut interrompre. *« Je voudrais que chaque phrase, sinon chaque mot, ait un sens double ou ambigu, tout en étant clair et direct. Car c'est ainsi que je perçois la réalité »*, écrivait Ying Chen dans son précédent roman (2). *Le Mangeur*, qui vient de paraître, est une nouvelle illustration de cette phrase.

Est-ce un rêve, un exorcisme, le récit d'une folie, une autobiographie décalée ? Peut-être tout cela à la fois. Une jeune fille, la narratrice, vit seule avec son père. Elle a 19 ans, et quelque chose va arriver, en *« ce singulier après-midi »*. Le père est peintre, atteint d'une obscure maladie qui le pousse à manger sans cesse et à prendre des bains fréquents, *« plus de cinq ou six par jour »*, dans de l'eau toujours très chaude. Ira-t-il jusqu'à dévorer sa fille, réellement ou symboliquement ?

On la retrouve pourtant mariée avec A., un archéologue, et menant *« un semblant de vie commune »*. Un jour, dans une galerie, elle voit des tableaux familiers. *« L'artiste était absent. Les gens parlaient de cette absence. A la suite de la disparition mystérieuse de sa fille, le peintre, également introuvable, devenait le sujet d'une enquête. »* Et sa cote avait monté de manière considérable.

Bien que son mari lui explique qu'elle n'a pas de père et qu'elle voit pour la première fois ces tableaux, jamais exposés, elle obtient l'adresse de l'artiste et s'y rend. C'est bien sa maison, avec, dans la cuisine, *« l'évier encore rempli d'eau, tel qu'il l'était un après-midi qui me semblait déjà lointain »*. Et les légumes qu'elle voulait cuire sont encore là. Pourris.

L'inspecteur qui enquête sur la disparition du peintre vient l'interroger. Toutefois, l'épicière du village ne la reconnaît pas, affirmant même qu'elle n'est *« absolument pas la fille du peintre »* : *« Je tiens cette boutique depuis vingt-cinq ans déjà. J'ai vu la petite grandir. »* Alternent alors les souvenirs – ou l'invention ? – de cet ultime après-midi avec le père, et le présent. Qu'importe si la narratrice n'est dévorée que par la maladie mentale. C'est elle qu'on a envie de croire.

PARTI PRIS
JOSYANE SAVIGNEAU

Ses souvenirs, ses deuils, Vénus Khoury Ghata les a évoqués dans sa poésie et ses romans. Autre chose est de prendre le risque d'une exploration autobiographique. Elle l'a fait en 1998, avec *La Maison au bord des larmes* (3), son livre le plus intime, et l'un des plus beaux, hommage à son *« frère-poète »*, brisé par le père et réfugié dans la folie.

C'est le courrier suscité par ce récit – qu'est devenu le frère ? Et la mère ? – qui a conduit Vénus Khoury Ghata du côté de *La Maison aux orties*. On était en 2003, la canicule étouffait la ville. Il lui faudra deux ans pour mettre un terme à ce texte étrange et bouleversant, nommé « roman », et où il est *« impossible de faire la part du vrai et de l'inventé »*. On ne cherche pas à le savoir, car, comme avec Ying Chen, on comprend immédiatement que ce voyage au pays des disparus dit la vérité de l'absence, le désir de restituer ce qu'on ne voit plus.

Ainsi sont convoqués la mère analphabète qui regarde et commente le travail de sa fille, le mari mort trop jeune, le vieil amant peintre qu'elle ne peut pas aimer, le voisin qui finit par s'installer, pour servir de père à sa petite fille et veiller sur les chattes. Autant de portraits, tendres ou cruels, comme le sont les évocations des amis poètes, de Guillevic à Alain Bosquet. Et la mémoire d'*« une vie de lutte pour apprendre à jardiner, à cuisiner, à écrire une langue qui n'est pas la mienne »*.

« L'Orient et ses croyances m'habitent depuis que tu me déshabites. Les mots de la langue arabe conviennent mieux à mes états d'âme. » C'est pourtant en français que Vénus Khoury Ghata décrit magnifiquement, tant cette remontée vers l'enfance – la maison entourée d'orties, le cannabis, en été, séchant sur les toits, produisant *« une combustion lente et des exhalaisons qui engourdissaient hommes et bêtes »* – que sa lente et chaotique traversée du deuil – des deuils. ■

LE MANGEUR
de Ying Chen.
Seuil, 130 p., 14 €.

LA MAISON AUX ORTIES
de Vénus Khoury Ghata.
Actes Sud, 120 p., 15 €.

(1) 1992. En poche, Actes Sud, « Babel » nº 224.
(2) Quatre mille marches, un rêve chinois, *Seuil, 2004.*
(3) Ed. Balland. En poche, Actes Sud, « Babel ».

« Villa Amalia », le dernier roman de Pascal Quignard. Subtil et profond.

Une rupture, et le vide

Les grands romans ne donnent pas de leçon. S'ils contiennent un enseignement, c'est par surcroît, en plus du bonheur qu'ils procurent en tant que romans. Pascal Quignard le sait, qui a d'autres lieux pour déployer ses exercices de pensée. Une pensée extraordinairement mobile et proprement littéraire, car il aime à préciser qu'il n'est pas philosophe. Les cinq volumes parus de *Dernier royaume* (1) pour le présent, les *Ecrits de l'éphémère* (2) pour le passé, démontrent sa capacité (qui est en fait une nécessité) de ne jamais interrompre sa méditation, même en rêve. C'est comme si l'objectif de son écriture se déplaçait sans cesse sur des objets, anciens et nouveaux, s'attardait sur un détail de l'histoire, des mœurs ou de la culture pour dévoiler leur part d'ombre, en tirer quelque loi jusque-là inconnue ou négligée.

VILLA AMALIA
de Pascal Quignard.
Gallimard, 298 p., 18,50 €.

Pascal Quignard ne vint pas d'emblée au roman. Si l'on met de côté *Le Lecteur*, qui est un récit, magnifique et fondateur (Gallimard, 1976), c'est en 1979, après plusieurs essais, qu'il publie son premier roman, *Carus* (Gallimard). Suivront une dizaine d'autres, jusqu'à *Terrasse à Rome* (Gallimard, 2000). Dans ce dernier, il était question d'un amour (au XVIIe siècle) qui a besoin d'images pour se nourrir et surtout d'« *une conversation inépuisable qui s'adresse à un seul être auquel tout ce qu'on vit est dédié* ». « *Cet être peut être vivant ou mort* », ajoutait Quignard.

Qu'arrive-t-il si cet être vient à manquer ? Et que cependant il n'est ni vivant ni mort ? *Villa Amalia*, roman contemporain, fait le constat de ce vide, de cette absence, pour en repérer tous les effets sur son personnage central, admirablement campé dans tout son mystère et sa complexité, et surtout dans son incomplétude : Ann Hidden (qui signifie, en anglais, « cachée », « enfouie »).

Le roman s'ouvre sur une scène nocturne qui pourrait introduire à un tout autre récit. Ann, le front contre la grille rouillée d'une maison de Choisy-le-Roi, tente d'apercevoir la scène qui se déroule à quelques mètres : Thomas, son compagnon, va entrer chez une autre femme ; déjà il l'embrasse, cherche à lui ôter son manteau. Mais le visage de Thomas lui est caché. Au même instant, un homme s'adresse à elle, « *dans son dos* ». C'est Georges Roehlinger, un ami d'enfance, qu'elle avait perdu de vue. Ann et lui approchent de la cinquantaine.

Métaphore musicale

Très vite, et par la manière même dont la scène est narrée, la convention se brise. Il n'en restera aucune trace dans le livre. Ann est musicienne, pianiste. « *Elle n'interprétait pas. Elle réimprovisait ce qu'elle avait lu, ou ce qu'elle avait bien voulu en retenir, désornant, désharmonisant, quêtant anxieusement le thème perdu, recherchant l'essence du thème, dans une harmonie minimale.* » La métaphore musicale ainsi développée rend compte avec exactitude, à la fois du sujet du roman et de la manière de l'écrivain.


Naples. JEAN-PIERRE FAVREAU

Ann, après la scène de Choisy, décide de rompre. Radicalement. Ce n'est pas seulement une rupture amoureuse. Celle-ci n'est même, au grand dépit de Thomas, qu'un élément accessoire, comme la maison et les comptes bancaires qu'il faut liquider, les papiers qu'il faut brûler, les meubles, et jusqu'aux pianos qui doivent disparaître. La fuite, non pas éperdue mais parfaitement volontaire et raisonnée, froide, sans « *commentaire* » ni « *jugements* », hors d'un présent que toute signification a déserté, occupe la première partie du roman. Dans la seconde, Ann est confrontée à l'hypothèse et aux aléas d'une « *réexistence* ». « *L'essentiel se transporte si aisément* »... D'une disponibilité en apparence totale, elle cherche « *un lieu à l'écart de l'énorme ville humaine mondiale* » et croit le trouver sur l'île d'Ischia, au nord de la baie de Naples, dans une maison, la Villa Amalia. Mais ce n'est pas une autre vie qui l'attend. C'est la même absence, sous d'autres figures, avec ses désirs, ses deuils. Ann, douloureusement lucide, mesure combien c'est en elle-même que l'absence se creuse : « *J'éprouve dans les bras des hommes qui m'attirent une volupté de plus en plus inconsistante.* » Les bras d'une femme, ou la tendresse de Georges, lui-même homosexuel, ne sauront pas davantage combler le vide avec lequel il faut vivre.

L'art de Pascal Quignard atteint ici une qualité et une subtilité remarquables. Cette « *harmonie minimale* » qui était celle de la musique d'Ann, on la retrouve chez le romancier, en plénitude. Une plénitude heurtée, riche, mais sans lourdeur. Il y parvient non pas en simplifiant les situations, les sentiments et la psychologie des personnages (dont il n'analyse rien), mais en suggérant constamment une profondeur, qu'il n'est jamais besoin de porter à la pleine lumière. L'intuition, dont l'expression est le style même de Quignard, accomplit ainsi son œuvre. « *Les œuvres inventent l'auteur qu'il leur faut et construisent la biographie qui convient* », affirme l'écrivain, dont on sait combien il affectionne les justes sentences. ■

Patrick Kéchichian

(1) Grasset, 2002-2005, « Le Monde des livres » des 27 septembre 2002 et 14 janvier 2005.
(2) Galilée, « Le Monde des livres » du 2 décembre 2005.

Un réjouissant exercice de prose d'Iegor Gran.

Lucie in the sky

LES TROIS VIES DE LUCIE,
d'Iegor Gran.
POL, 166 p., 16,50 €.

Tout commence par un « *Et si on le faisait, ce petit voyage ?* » A la campagne ? A Montfort ? Ou alors à Constantinople, à Jérusalem ? Mystère. En route pour un voyage au pays des phrases et des hallucinations de lecture, une drôle d'aventure qui vaut vraiment d'être vécue. Soit donc André et Lucie, au bord du divorce après quinze ans de mariage. Dans la première histoire – la première vie de Lucie –, André est de gauche, ils ont une fille, Sandrine, et les Du Perray sont invités à dîner. Un crime se prépare. Dans la deuxième, André est un bourgeois plutôt de droite, ils ont un fils, Pierre, et les Du Perray ne vont pas tarder à arriver. Une fois encore, Lucie pourrait bien y passer.

Au terme de cette deuxième vie, la cause est entendue : Iegor Gran s'est amusé, avec ces deux couples stéréotypés, à jouer des contraires. Arrive alors la troisième vie de Lucie...

Au début, on ne comprend pas très bien. L'impression d'avoir déjà lu ça quelque part. Et puis, très vite, on perçoit le mécanisme d'une précision horlogère : Gran a enchevêtré les pages des deux histoires. Implacablement. La première page de la première vie, suivie de la première de la seconde, et ainsi de suite, sans changer la moindre virgule. Gauche, droite, gauche, droite... Un « copié/collé » intégral. Ni gauche, ni droite, il n'y a plus rien, on passe à autre chose. Simple effet de perspective ? Bien davantage en réalité, le sentiment de se laisser prendre aux mots, de s'en laisser conter jusqu'à ce que s'accomplisse l'impensable entre André et Lucie.

Plus qu'un simple exercice de prose, un jeu de pages qui n'aurait pas déplu à Perec. Et qui fera le bonheur tout simple des lecteurs de ces *Trois Vies de Lucie*. ■

Franck Nouchi

Véronique Bergen plonge dans l'angoisse de l'absence d'identité

La véritable énigme de Kaspar Hauser

KASPAR HAUSER OU LA PHRASE PRÉFÉRÉE DU VENT
de Véronique Bergen.
Denoël, 272 p., 17,10 €.

Survivre enfermé dans des enfances mortes. Isolées. Noires d'un enduit terreux. Des grottes, des cavernes, des puits vertigineux où les froids appels d'air portent en tourbillon le souvenir du vent. Tout redevient sans bruit, à peine l'on s'agite et le silence tombe sur les mots balbutiés. Long chemin à rebours, mais c'est la même histoire.

A Nuremberg, sur l'Unschilittplatz, un lundi de Pentecôte de 1828, un adolescent de 17 ans soliloque en marchant. Qui est-il, ce sauvage, ce fou, cet abruti ? Il va vers les passants en brandissant une lettre. « *Cavalier veut comme père être.* » Quelque chose comme ça que sans cesse il répète. On le boucle à la prison de la ville. On verra bien après...

On a beaucoup écrit sur Kaspar Hauser. Sur ses années d'avant son apparition. Comment il racontait une existence recluse. Arraché au berceau. Sans paroles. Au pain sec et à l'eau, surveillé par « *l'homme qui a toujours été avec moi* ». Mystère des origines. Serait-il ce fils que l'on croyait mort du grand duc de Bade et de Stéphanie de Beauharnais ? Enlevé à ses parents par la comtesse de Hochberg dans un terrifiant complot de succession ? Toute l'Europe s'enflamme de rumeurs, le frêle jeune homme devient un personnage. Il est assassiné en décembre 1833 sans qu'on n'y comprenne rien. « *Ci-gît Kaspar Hauser, énigme de son temps. Naissance inconnue. Mort mystérieuse.* » Où est la vérité ? Faut-il qu'il y en ait une ?

« *Je suis venu, calme orphelin/ Riche de mes seuls yeux tranquilles/ Vers les hommes des grandes villes/I ls ne m'ont pas trouvé malin.* » Verlaine, en 1873, se fond dans le désarroi de Kaspar. Georg Trakl, poète autrichien disparu à 27 ans, en novembre 1914, se laisse emporter dans cette angoisse de l'absence d'identité. Exemplaire terreur. Nombreux sont ceux qui se sont attachés à ce destin. Peter Handke, Werner Herzog... Véronique Bergen s'y glisse à son tour.

Hallucinante polyphonie

Philosophe, poète, romancière (elle a notamment publié un essai sur Jean Genet chez De Boeck, en 1993, puis *Rhapsodies pour l'ange bleu* et *Aquarelles* chez Luce Wilquin), elle nous entraîne dans une hallucinante polyphonie. Son texte en effet se construit autour des voix qui en écho ressassent les temps de cette tragédie close. Celle de Kaspar Hauser, de sa mère, de la comtesse de H., du geôlier du garçon, de Feuerbach qui s'attacha à l'époque à comprendre l'affaire, de l'assassin qui planta le coup dernier, d'un cheval aussi, porteur d'échappée belle...

Peu importe la trame à laquelle elle a choisi de s'agréger, il ne s'agit pas là, tant s'en faut, de propos historiques mais bien d'une plongée suffocante et fatale dans la compréhension de ce qui est ôté. « *Je ne sais pas vraiment entrer dans les mots, mais pourtant je ne sais plus en sortir : leurs portes sont verrouillées comme l'était celle de ma geôle, leurs corps n'aiment pas ma bouche, peut-être ne voient-ils pas que je les appelle du fond de mon silence, peut-être ne savent-ils pas où, en moi, ils doivent planter leur ancre.* » Kaspar se débat dans une vie sans repères, incapable de dire ce qu'il veut désirer. Cagoule sur la tête, ne reste que l'idée qu'il se fait de la lumière. L'espoir pour un moment d'être un peu épargné. Magnifique livre qui rassemble les facettes d'un diamant noir brisé. Pulvérisé. En miettes. Véronique Bergen est au cœur de l'énigme. Celle du vide bruyant où se taisent les enfances. A jamais. ■

Xavier Houssin

Un thriller psychologique au bord du Nil, où règnent violence et sensualité

Dette de miel, dette de fiel

RACHEL ROSE ET L'OFFICIER ARABE
de Paula Jacques.
Mercure de France, 416 p., 20 €.

A l'image de Rachel, son héroïne, Paula Jacques a depuis longtemps fait sien ce proverbe : « *Qui a bu l'eau du Nil revient toujours à sa source.* » Une source où la romancière et journaliste ne cesse de puiser, depuis *Lumière de l'œil* jusqu'à *Gilda Stambouli souffre et se plaint* (1), la matière de ses romans. Emplis de lumières, de saveurs, d'humour, d'humanité, ils portent tous en creux les blessures d'une enfance volée, de l'exil, et aussi la nostalgie de sa ville natale, Le Caire, dans laquelle elle replonge ses lecteurs avec bonheur. Même si, en cette année 1957, sur les murs défraîchis de cette ville cosmopolite, fleurissent les slogans antisémites.

« *A l'instant où la guerre de Suez avait pris fin, ce ne fut plus la guerre mais la paix qui devint le plus terrible. Tout de suite après l'expulsion des ressortissants français et anglais, les juifs se virent, à leur tour, suspectés d'impérialisme, de sionisme, de communisme, ou des trois à la fois. Avec pour résultat, et dans tous les cas de figure : l'arrestation, la prison, la spoliation des biens et, en dernier ressort, le bannissement.* » Un processus dont Salomon Cohen, commerçant de meubles, pense s'extraire ou tout du moins retarder son échéance. N'est-il pas un citoyen égyptien qui de surcroît a toujours honni toutes les idéologies en « isme » ? Malgré les deux convocations des services de renseignement qu'il a négligées, Salomon balance entre espoir et fatalisme. Jusqu'au jour où un officier se présente à l'aube chez lui. En nuisette, Rachel, sa fille aînée, accueille le policier au « *regard d'or brun* ». Plus que la peur, un trouble indéfinissable s'empare de la jeune fille et du lecteur, face à un homme plein de morgue, d'assurance, mais aussi de prévenance. Au point que, loin d'arrêter son père, Fouad Barkhouk se propose avec une étrange clémence de devenir son protecteur.

Mais derrière la « *dette de miel* » c'est bien une dette de fiel qui se dissimule. Celle d'un fils de fellah qui, depuis l'enfance, n'a connu que mépris, honte, misère, violence et dont la mère, morte d'épuisement et de solitude, servit chez les Cohen. Bien décidé à les faire payer, Fouad va trouver, en la naïve Rachel, l'instrument de sa vengeance. Moins fine et vive que Joyce sa cadette, l'adolescente mal-aimée des siens, se révèle une proie (trop) facile pour l'officier qui, avec une redoutable perversité, souffle le chaud et le froid sur une famille aux abois. Et sur la jeune femme, séduite puis conquise par cet homme au double visage, qui sitôt resserrés ses liens sur Rachel les refermera sur sa vraie proie...

De miel et de fiel, d'amour et de haine, de violence et de sensualité... C'est dans ce constant balancement où se muent des personnages dépeints avec finesse et complexité que Paula Jacques nous entraîne dans ce thriller psychologique qui, sur les décombres d'un monde finissant, laisse entendre un éclat de rire salvateur. ■

Christine Rousseau

(1) Tous au Mercure de France et en « Folio ».

Le « Je me souviens » de Christian Garcin

Mémoires d'un regard

J'AI GRANDI
de Christian Garcin.

Gallimard, « L'un et l'autre », 168 p., 16,50 €.

On pourra s'étonner d'abord que *J'ai grandi*, récit d'enfance, voire de formation, s'inscrive dans la collection de J.-B. Pontalis, « L'Un et l'autre ». D'autant que par deux fois Christian Garcin y a signé des variations virtuoses, *Vidas* (1993) et *L'Encre et la Douleur* (1997), conformes à l'esprit d'un espace littéraire où l'auteur dialogue avec son « héros », le peintre avec son modèle. Aurait-il mieux valu alors accueillir en « Haute Enfance » ce texte singulier, que ponctuent des illustrations le plus souvent tirées des archives personnelles du romancier, photos de famille, de Marseille, qu'il habite rue d'Endoume comme ses grands-parents rue Sainte-Victoire, ou des lieux de villégiature qui sont aussi les adresses des ascendants ? Non sans doute puisque Garcin satisfait à l'une des contraintes de « L'Un et l'autre » : *« des récits subjectifs, à mille lieues de la biographie traditionnelle »*, frontière brouillée, poreuse entre ce genre classique et l'autobiographie en vogue.

Grandir est affaire d'espace. Aussi tout est-il circonscrit dans les appartements, les pièces souvent minuscules, encombrées, ténébreuses, que l'auteur soupçonne d'être plus étroites encore puisque l'échelle dans son regard d'enfant doit en être faussée. Les ombres y sont des silhouettes, dont restent les attitudes, les démarches, assurées ou claudicantes, les tournures de langage, les voix et les silences. Horloges, tabourets, armoires gigantesques et lits de fortune, les meubles en imposent autant que les contraintes, circulation malcommode dans un espace confiné. Moins toutefois que les liens de parenté réinventés souvent – ainsi toutes ces « presque-tantes » qui font office d'aïeules surnuméraires – qu'on fait mine de corriger pour mieux confirmer leur pouvoir souterrain. Et puis le dehors des salles de classe, de la maternelle, seule parenthèse de mixité, au lycée Saint-Charles, réservé aux garçons, des condisciples donc et des premiers livres qui comptent ; pas ceux de la très mince bibliothèque familiale mais San-Antonio, *Le Grand Meaulnes*, Daredevil ou Bob Morane.

Mais l'exercice de mémoire est toujours une nécromancie déprise de révélations illusoires. Garcin mesure le temps enfui comme ces trouées d'histoire qui épousent le rythme singulier de terres enclavées, vallée close de Haute-Provence, où *« la perte de la mémoire, qui n'était pas uniquement celle d'une génération mais une mémoire à proprement parler néolithique »*. S'il traque *« l'odeur caractéristique de ces paysans de montagne aujourd'hui disparus, une odeur qui imprégnait leur maison, celle du bois de mélèze et du foin séché, des bêtes et de la poussière des chemins, odeur âcre et parfois musquée »*, elle ne se réveille qu'au hasard fragile d'une rencontre avec une baraque encore à l'abandon. *« Ils étaient les derniers représentants d'une race aujourd'hui disparue et ne le savaient pas, des hommes et des femmes dont j'ai gardé le souvenir vivant, c'est avec eux que j'ai grandi. »* Plus tard avec les livres.

« A la question habituelle et lancinante de l'origine de l'écriture, je n'ai jamais su répondre précisément, mais je sais qu'il n'y a pas d'écriture sans lecture. » Une porte de salle de bains qui tarde à s'ouvrir, *Le Diable et le Bon Dieu* de Sartre dévoré dans l'intervalle, et voilà Garcin à 20 ans gagné sans remède par un virus qui ne le quittera plus. Des instantanés – nuée de guêpes, silence absolu, goût d'un sandwich froid, surfeurs ou figue, nuage d'oiseaux ou vol de pélicans qui l'emporte de Vicence au Tyrol, de Rome à Munich ou Mantoue, Florence ou au rivage du golfe du Mexique – suffisent à compléter le tableau impressionniste d'un écrivain qui répugne à se livrer et réussit la gageure de brosser un autoportrait presque impudique à force de retenue. Privilège de la présence de l'écrivain dans ses retraits même. ■

PHILIPPE-JEAN CATINCHI

« Pris aux mots »

Fidèle à la règle édictée par Jean Grenier dans *Lexique*, constitué de mots *« détournés de leur sens commun pour leur faire exprimer son idiosyncrasie, avec les citations qu'il aurait choisies »*, Christian Garcin livre à L'Escampette *Pris aux mots. Lexique Deux* (120 p., 14 €), trois ans après un premier recueil. De Tarkovski qui aide à définir le granit (*« peu enclin à la compromission »*) à Rilke qui interroge Lou Andreas Salomé (*« Quand est-ce, le présent ? »*), du danger de l'introspection qu'il pratique (Georges Perros : *« Un journal intime gai est inimaginable. Quand l'homme se penche sur lui-même, il n'attrape que des poissons de désastre »*) à la vitalité crue de la langue de sa fille Camille, l'humour est constant, grinçant parfois, antidote à toute morosité.

Signalons la reprise en poche de *L'Embarquement*, troisième roman de Christian Garcin paru en 2003 (Gallimard, « Folio », 192 p., F7)

Le bouleversant premier roman d'Anne Godard

Deuil éternel

L'INCONSOLABLE
d'Anne Godard.

Ed. de Minuit, 160 p., 13,50 €.

L'Inconsolable, le premier roman d'Anne Godard, est une surprise, un saisissement, une troublante trouvaille des éditions de Minuit. Troublante ? Le manuscrit a été refusé partout hors de la maison de la rue Bernard-Palissy. Peut-être parce qu'il va à rebrousse-poil de ce que le lecteur attend. Peut-être parce que quelque chose dans cette écriture nous heurte et nous résiste. Peut-être parce que cet inexplicable-là est justement ce qui séduit.

L'Inconsolable. Au début, tout est cohérent. On pense à Stig Dagerman. A son formidable petit livre intitulé *Notre besoin de consolation est impossible à rassasier* (Actes Sud). Et comment le serait-il ? Une mère a perdu son fils, l'aîné de ses quatre enfants. Dans quelles circonstances ? On le devine page 81, on en saura plus vers la fin, mais cela n'a guère d'importance.

« Souvenir de la perte »

Ce qui compte, c'est le téléphone qui ne sonne pas, en cette date anniversaire de sa mort. Son attente à elle. Attente, silence. Elle refait la liste de tous ceux qui n'ont pas appelé, pas fait un signe. Sans cacher sa *« nostalgie de ces périodes anciennes »*, lorsqu'elle était *« mieux célébrée dans le souvenir de la perte »*. Elle recommence le décompte des années qui passent et qui, éloignant peu à peu le drame, *« portent le risque d'un affadissement qui* [la] *révolte et contre lequel* [elle] *doit lutter sans répit »*. Elle fouille la chambre-sanctuaire du mort, ses romans d'« héroïc fantasy », ses partitions de *La Tempête*, son jeu d'échecs, ses pulls à grosses côtes qu'elle a fait siens *« parce qu'ils avaient la même taille et qu'elle s'y sent bien »*. Elle scrute les photos, seule, assise dans un couloir. Elle retourne le grenier à la recherche de films. Elle s'inquiète : et si elle ne reconnaissait pas sa voix, cela fait tant d'années. *« Entendre la voix de ton fils et la prendre pour celle d'un étranger*, se dit-elle. *Et si tu la trouvais désagréable ? »*

Tout le roman – disons plutôt le monologue – d'Anne Godard est fait de ce ressassement, de ce remuement intime, de cette attente. Mais qu'attend-elle, cette femme qui parle d'elle-même en se disant *« tu »*, comme si elle se regardait souffrir ? Qu'attend-elle, alors que les autres, attirés par l'oubli comme les papillons par la lumière, ont méticuleusement effacé tous les souvenirs de « lui » ? Que son mari l'a quittée ? Que ses enfants l'exhortent à aller de l'avant, à tourner la page sur la douleur ?

Ce que décrit Anne Godard, c'est, au contraire, l'anti-travail de deuil. Cette femme qui vit contre l'absence, *« contre la vie qui la permise, contre les autres parce qu'ils oublient et contre elle-même qui ne peut rien effacer »*, se constitue dans ce ressassement-là. Comme s'il s'agissait d'un besoin vital. Comme si ce mort qui vit en elle lui permettait d'exister plus intensément. C'est en tout cas ce que l'auteur nous laisse croire jusqu'à ce que, coup de théâtre, des souvenirs de guerre, un secret de famille, la haine des autres enfants éclairent de façon inattendue un dénouement qu'on ne déflorera pas.

En refermant le livre, on se dit qu'une écriture, un son, une musique si maîtrisés ne peuvent venir que d'une femme ayant fait longuement l'expérience de la vie. Pas du tout. Anne Godard qui, sur la photo de son éditeur, semble si jeune et frêle, n'a que 34 ans.

Une trouvaille, vous disait-on. ■

FLORENCE NOIVILLE

Rencontre Fabrice Gabriel sur les traces du passé

Forêts noires

FUIR LES FORÊTS
de Fabrice Gabriel.

Seuil, « Fiction & CIE », 168 p., 17 €.

Fin, intelligent, précis sans jamais être précieux : si Fabrice Gabriel ressemble à son livre, c'est d'abord et avant tout en cela. *Fuir les forêts* est un ouvrage rare et remarquable. Un livre complexe, érudit, plein de références, mais aussi un texte bouleversant qui se lit sans que jamais soient rappelées les béances infinies de notre culture. Véritable fiction ludique, *Fuir les forêts* est un puzzle à la mécanique subtile, où se mêlent les figures animées et parfois déguisées de, entre autres, Thomas Mann, Martin Heidegger et Robert Louis Stevenson. On songe également à Perec, et à ses imposantes contraintes. Pourtant, ces formalités premières ne sont pas essentielles, et *Fuir les forêts* est bel et bien un roman.

Soit Xavier Muller, donc, *« un garçon rêveur, lyrique, nigaud »* qui s'ennuie dans cette petite ville proche de l'Allemagne : *« Son enfance sentait la mort, c'était normal. C'était l'odeur des bois, le fumet vert et cendre des automnes dans ce pays-là, des horribles promenades certains dimanches en vêtements neufs. Septembre : le passage des quetsches aux mirabelles, bientôt les champignons. On entrait dans la saison comme dans une forêt, les noms eux-mêmes changeaient de couleur. »*

Et c'est cette enfance trop vite gâtée par la brutale disparition de son frère que Fabrice Gabriel raconte. Comment Xavier Muller rêve de s'enfuir et de se réinventer une famille, à l'instar de Gérard de Nerval qui dessinait les *« branches en désordre de sa généalogie délirante »*. Comment il se réfugie dans les films et les livres – dont il aime répéter qu'il les préfère à la vie. Avec toujours cette question : *« Quelle dette voulait-il donc payer, après tant de temps, des voyages et des retours si souvent répétés, pour se retourner encore, comme il le faisait dans son sommeil, vers l'est ? »* Alors, il nage, *« dans l'espoir de retrouver, au hasard d'une brasse fastidieuse, presque sportive, un détail oublié au fond de l'eau »*.

« Passé meurtrier »

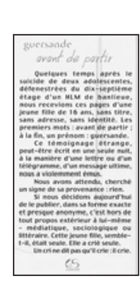
Fabrice Gabriel aime, lui aussi, nager. Et, comme son personnage, il a grandi à la frontière de la Lorraine, de l'Alsace et de l'Allemagne. C'est de son obsession pour ce pays au *« passé meurtrier »* qu'est né ce livre. Tout comme de son intérêt – *« tardif »* – pour la littérature et la musique allemandes : *« Je crois que si j'aime autant certains artistes allemands, c'est aussi parce que j'ai profondément, primitivement détesté l'Allemagne*, explique-t-il. *J'ai toujours eu le sentiment d'être acculé à une frontière, d'être en haut à droite sur une carte de France, et que l'avenir se trouvait vers l'ouest, donc vers la mer. »*

C'est aussi cela *Fuir les forêts*, un livre sur l'expérience des frontières : passé et présent, morts et vivants, dedans et dehors. Un voyage dans le temps et les temps de la mémoire et des langues. Un voyage fragmenté et fragmentaire dans l'histoire personnelle et collective. Un roman mouvementé sur les terres de l'enfance, sur le rapport au père et le dédoublement.

Tous ces motifs composent ce dédale où l'on aime à se perdre et à se retrouver tant les thèmes esquissés sont universels. Car Fabrice Gabriel n'impose rien et laisse le lecteur remplir ses propres blancs. Rien de démonstratif ni de décoratif, mais une suite d'impressions, qui refluent et irriguent ce texte dont l'architecture souterraine reste invisible au lecteur, mais finit par former un tableau magistral. ■

EMILIE GRANGERAY

ZOOM



AVANT DE PARTIR, de Guersande

Le 23 septembre 2005, deux adolescentes se sont rendues chez un ami, dans un immeuble d'Ivry-sur-Seine (Val-de-Marne) et se sont jetées du 17e étage. Quelque temps après, un petit éditeur a reçu un texte anonyme, bouleversant, et, après avoir hésité, le publie. La jeune fille signe Guersande ces échos d'une descente aux enfers. *« J'ai essayé comme ils voulaient/comme ils vivent. »* *« Ils me disaient ça va aller/comme si j'étais malade. »* Malade de lucidité, comme on l'est avant d'accepter – si l'on peut – les aménagements et les compromis. *« La jeunesse le monde le chemin/mûrir moisir mourir pourrir. » « Ils font des enfants/ils feront des clones/l'homme fera de l'homme/à l'identique/l'homme se fabrique/une machine/une machine à faire des machines/son image à perpétuité. »* La seule réponse qu'on lui donne est qu'il faut *« guérir »*. Mais *« comment guérir/d'une blessure d'infini »*. Pour s'assurer de la guérison, on l'a même enfermée. Et droguée. *« Ils ne savent que me droguer »*.

Et ils n'ont pas su la retenir de partir trop tôt. *Jo. S.*

Ed. Le Grand Souffle (24, rue Truffaut, 75017 Paris), 40 p., 5 €.

En 2005, tous secteurs confondus, plus de quatre livres achetés sur dix étaient des petits formats. Enquête sur un secteur vital pour l'édition

Le salut par le poche



La guerre des poches n'aura pas lieu en 2006, mais plus que jamais ce secteur promet d'être essentiel pour la santé des grandes et petites maisons d'édition. Quelques chiffres pour planter le décor. En 2005, tous secteurs confondus, plus de quatre livres sur dix (42 %) ont été achetés à ce format, selon Ipsos. Au total cela fait 107,9 millions d'exemplaires vendus l'an passé, soit une progression de 1,9 %, dans un marché de l'édition qui stagne. En valeur, les ventes en poches ont représenté 636,4 millions d'euros, une progression de 4,4 % qui est constante depuis cinq ans. Cela ne représente toutefois qu'un quart du chiffre d'affaires de la profession.

Dans ces conditions, il n'est pas étonnant que les principaux acteurs du marché aient décidé de pousser les feux. Petit parmi les grands, Hervé de la Martinière a décidé de relancer « Points » (4,5 % de parts de marché en volume), qui est devenu une filiale à 100 % du Seuil, au 1er janvier. Sous la houlette d'Emmanuelle Vial, ex-responsable de Librio, arrivée en 2005, cinq nouvelles collections vont voir le jour cette année (« Fantasy », « Poésie », « Thriller », les grands romans de Points et « Le Goût des mots », une collection confiée à Philippe Delerm). Le nombre de nouveautés devrait doubler en passant à 200 titres, plus 45 en sciences humaines. *« L'objectif est d'augmenter les ventes et le chiffre d'affaires de 70 % »*, souligne Emmanuelle Vial. Pour son développement, Points compte puiser dans le catalogue du Seuil et de L'Olivier, mais les achats extérieurs ont été multipliés par trois, en passant de 30 à 90 livres. Le positionnement reste plutôt haut de gamme, avec un papier plus blanc et une refonte générale des maquettes.

Le marché du poche présente pour caractéristique d'être très concentré. les 10 premiers éditeurs font près de 80 % du marché et sont aux mains des principaux groupes. A tout seigneur, tout honneur, Hachette détient 60 % du Livre de poche (40 % à Albin Michel), 50 % de la filiale française d'Harlequin et 30 % de J'ai lu, où elle fait plus office de partenaire dormant, mais récupère son prorata de bénéfices. Editis est propriétaire de Pocket et de 10/18, sa collection de prestige. Gallimard détient Folio. Suit Flammarion, actionnaire à 70 % de J'ai lu et propriétaire de GF et de Champs.

Diversification de l'offre

A côté, il existe une kyrielle de petites collections souvent qualifiées de semi-poche. « Double » pour Minuit, « Babel » pour Actes Sud, « Bis » pour Viviane Hamy, « Piccolo » pour Liana Levi, « Libretto » pour Phébus, « Tempus » pour Perrin, « Arcanes » pour Joëlle Losfeld, « Quadrige » pour PUF, plus d'autres collections chez Le Dilettante, La Découverte, Odile Jacob, Ramsay, Rivages...

Jean-Claude Dubost, PDG d'Univers poche, la filiale d'Editis, est conscient d'avoir fait une année exceptionnelle en 2005, avec 25 millions de livres vendus, ce qui lui a donné la première place en valeur devant Le Livre de poche. Ce succès est dû à des auteurs maison comme Marc Lévy ou Douglas Kennedy, mais aussi au fait d'avoir acheté à Lattès, (maison du groupe Hachette) les droits en poche du *Da Vinci Code* de Dan Brown (ainsi que ceux d'*Anges et démons* qui paraîtra en 2007, chez Pocket). *« Hors* Da Vinci Code, *Pocket a fait + 6 %, en 2005 »*, précise-t-il. En 2006, la maison mise sur Kurogawa, sa marque de mangas, et crée aussi une nouvelle collection en littérature étrangère.

Le marché doit sans cesse être animé. Il faut lancer des opérations spéciales, accompagner les adaptations pour le cinéma ou la télévision... Chez Folio, qui offre 4 500 titres en références et 300 nouveautés par an, la diversification de l'offre est devenue la règle. Il y a désormais quinze séries. A l'automne, la marque de Gallimard a lancé sa collection de biographies inédites, à raison de douze titres par an. En mai, ce sera le lancement de « Folioplus philosophie ». Avec 14 % du marché en volume, derrière Pocket (19 %) et Le Livre de poche (20,6 %), Folio arrive en troisième position, devant J'ai lu (7,6 %). Mais la collection jouit d'une part stable qu'elle sait développer.

Dans les grandes maisons, les poches constituent un secteur éditorial à part entière. Après l'arrivée de Marie-Pierre Sangouard à la tête de J'ai lu, en 2005, la nomination de Cécile Boyer-Runge en 2006 marque la féminisation de la profession. Les deux femmes présentent une autre caractéristique commune : elle viennent toutes les deux du commercial. En 2006, J'ai lu a pris l'initiative de rénover toutes les maquettes de ses collections. Quant au Livre de poche, des choix de relance seront arrêtés en septembre, une fois examinées les forces et faiblesses de la maison.

Car deux tendances lourdes sont à l'œuvre sur ce marché devenu très concurentiel. Les logiques de groupe font que les titres des maisons d'Hachette vont se diriger plus naturellement vers le Livre de poche, tandis que les maisons d'Editis se tournent vers Pocket ou 10/18, même si le principe des enchères reste de mise. Ainsi Yvon Girard a acquis de Stock pour « Folio » les droits en poche de *Mes Mauvaises Pensées*, de Nina Bouraoui, prix Renaudot 2005.

La seconde tendance, dans le sillage du grand format, c'est la montée en flèches des à-valoir. Non divulgué, le montant du chèque fait par Albin Michel pour l'acquisition des droits de *Cellulaire*, de Stephen King, a fait l'objet *« de négociations redoutables »*, a indiqué à *Livre hebdo* Tony Cartano, le directeur du service étranger d'Albin Michel. ■

ALAIN BEUVE MÉRY

Le succès d'une idée née au XIXe siècle

La bonne santé du livre de poche dépend toujours d'une tendance économique et historique. *« Si l'on voit apparaître les ancêtres du livre de poche au milieu du XIXe siècle, ce n'est pas un hasard*, explique Jean-Yves Mollier, professeur des universités. *C'est le moment précis où le livre se démocratise. »* En 1838, le prix moyen d'un livre, c'est 15 francs de l'époque, ce qui équivaut à 80 euros d'aujourd'hui, soit un produit réservé à une élite. Dix-sept ans plus tard, en 1855, le prix moyen est tombé à 1 franc, soit environ 4,50 euros.

Cent ans plus tard, en 1953, c'est la naissance du Livre de poche, avec *Koenigsmark*, de Pierre Benoit, lancé par Henri Filipacchi, au moment où la France s'ouvre à la société de consommation. Mais, *« alors qu'au XIXe siècle la France avait été pionnière dans la baisse du prix du livre, au XXe siècle, elle est à la remorque »*, note M. Mollier. En 1935, Penguin avait lancé le premier poche historique, au prix de 6 pences, rejoint en 1939, aux Etats-Unis, par Simon & Schuster, qui crée, en 1939, le fameux *quarter* (25 cents, soit environ 5 euros dans les deux cas).

En 1953, la France se met aux normes et permet la lecture de masse. Tout cela a été accompagné par l'émergence de nouveaux modes de consommation : les lectures sentimentales, comme les Harlequin, ou les sulfureuses *pulp fiction* et *erotic fiction*, lues à des millions d'exemplaires par les GI, dont elles épousaient la poche du *battle dress*.

De fait, le premier critère du livre de poche est physique : c'est avant tout un format, 11,5 cm × 18 cm. Sa deuxième caractéristique est un prix bas. Enfin, un livre de poche s'insère en règle générale dans une collection, ce qui entraîne une fidélisation du lecteur, pour le coup assez délicate à analyser.

Romances, classiques ou polars

Cinquante ans plus tard, qu'en est-il au juste ? Si l'année 2005 apparaît comme atypique et incertaine pour l'édition en général, le livre de poche, lui, se porte bien. Pour M. Mollier, *« la principale raison de son succès, c'est qu'il continue d'être offert à un prix raisonnable »*. Aujourd'hui, les jeunes achètent quasi exclusivement des poches : les ouvrages prescrits par les professeurs, mais aussi les livres de jeunesse, les mangas ou le genre fantasy.

A cela s'ajoute le poids toujours important des collections sentimentales qui se sont modernisées et diversifiées. Le succès du livre « pour filles » *Le diable s'habille en Prada*, de Lauren Weisberger (Fleuve noir) en constitue un bon exemple. Des collections se sont créées sur ce genre. Autre segment dynamique du marché : le livre policier.

Enfin, pour M. Mollier, *« on mesure encore mal la visibilité du livre à bas prix, mais ils sont de plus en plus présents et de plus en plus lus »*. La vente de livres par les journaux – phénomène qui trouve aussi son origine en Italie – concourt à sa manière à promouvoir le livre bon marché.

Alors que dans un article retentissant paru en 1962 dans le Mercure de France, le critique d'art et philosophe Hubert Damisch était parti en guerre contre *« la culture de poche »*, la période actuelle dément tous ceux pour qui la qualité d'un ouvrage était consubstantielle à son format. Par exemple, on trouve aujourd'hui des textes de Kant très bien édités en poche.

Reste que *« le livre demeure un produit trop cher, ce qui explique* selon M. Mollier, *les raisons fondamentales du succès du poche »*. Dans ces conditions, l'avenir du livre dans une société de masse repose sur la capacité de l'édition à créer des poches de qualité, à un prix abordable.

Si à l'origine, le poche est un format destiné à assurer au livre sa deuxième vie, Jean-Yves Mollier anticipe comme tendance forte pour l'avenir *« un véritable essor de l'inédit, y compris en littérature »*, domaine jusqu'à présent plutôt épargné. Par ailleurs, conclut-il, *« toutes collections confondues, la part du poche devrait aller croissant »*. ■

A. B.-M.

L'art délicat du contre-pied

Dans la nouvelle collection de poche créée par Christian Bourgois, il n'y a pas de n° 1. *« Peut-être en septembre »*, finit-il par concéder. Mystère. Quand on s'appelle Christian Bourgois, que l'on a quarante ans de travail d'éditeur derrière soi et que l'on a notamment comme fait d'arme dans sa carrière d'avoir mis au pinacle la collection 10/18 dans les années 1970, on peut se permettre de cultiver cet art du teasing. « Titres », c'est le dernier enfant de M. Bourgois, son nouveau pari. *« Aujourd'hui, les livres de poche sont tous très beaux*, constate-t-il, *ils ont le plus souvent une superbe photo reproduite sur leur couverture, le problème, c'est qu'ils se ressemblent tous. »*

Dans ces conditions, Christian Bourgois a décidé de jouer le contre. Il a fait appel à un nouveau graphiste, Cédric Scandella, qui a réalisé des couvertures où se détache le nom de l'auteur, disposé verticalement et en gros caractère, sur un fond blanc mat. Une vingtaine de titres seront publiés chaque année. Par les choix très personnels des six premiers ouvrages, en librairie le 9 mars, Christian Bourgois confirme sa réputation d'éditeur exigeant. Il y a deux romans du Chilien Roberto Bolano, *La Littérature nazie en Amérique du Sud* et *Etoile distante*, et deux de l'Espagnol Enrique Vila-Matas, *Abrégé d'histoire de la littérature portative* et *Enfants sans enfants*.

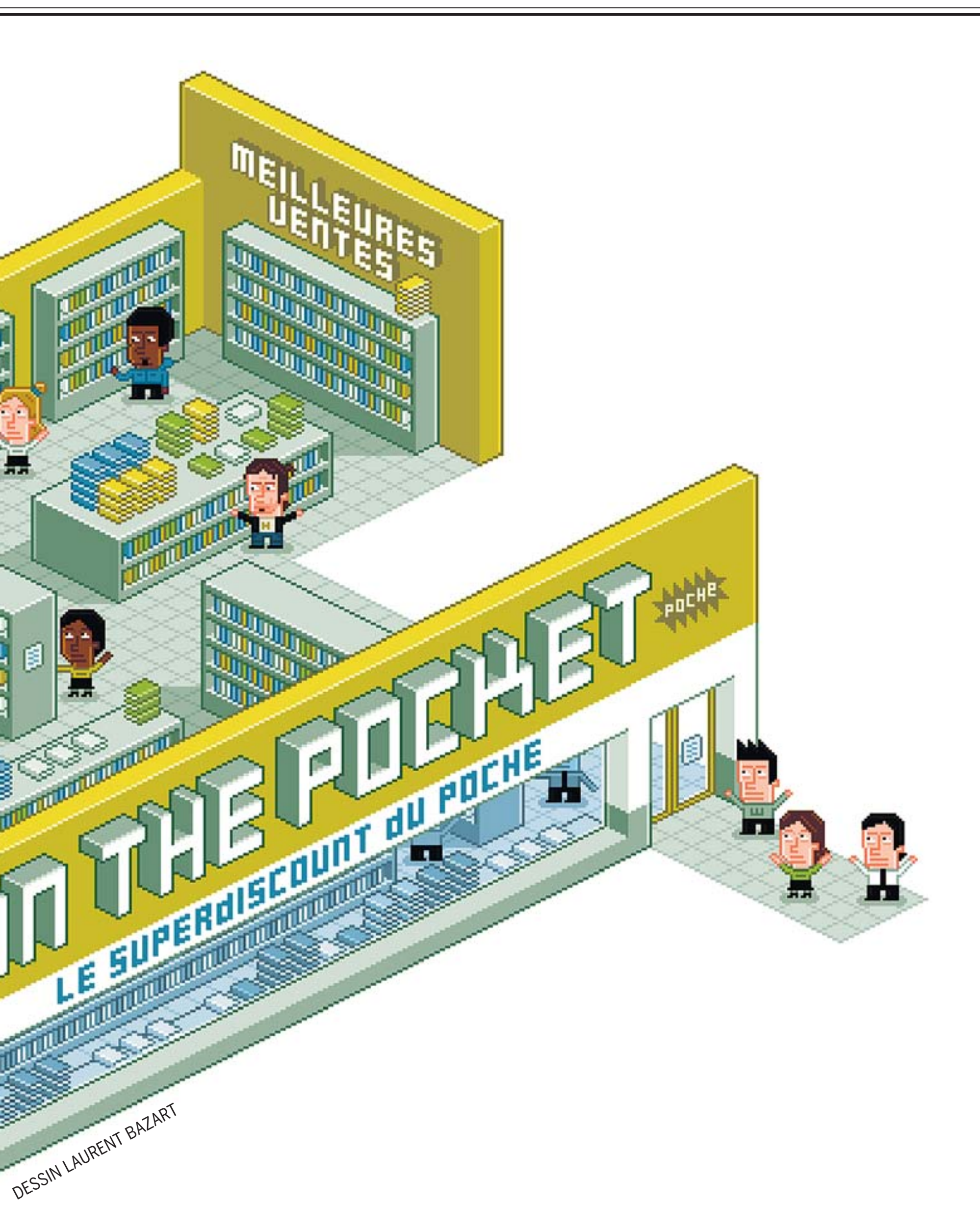
Pour compléter la palette, un roman de l'écrivain suisse de langue allemande Friedrich Dürrenmatt (1921-1990), *Justice*, et un essai sur l'histoire de l'art de Roland Recht, *La Lettre de Humboldt*. Ce dernier exemple témoigne de la volonté de Christian Bourgois de ne pas publier que de la littérature étrangère, mais aussi des romans et des essais écrits par des auteurs français. Cinq autres titres sont programmés en mai, dont *Gothique charpentier*, de William Gaddis, et *A la cadence de l'herbe*, de l'Américain Thomas Mac Guane. En juin, sortiront notamment deux titres du poète russe Ossip Mandelstam.

Editeurs amis

Ses sources promettent d'être diverses. Il entend certes puiser dans son propre fonds, mais aussi dans tous les poches non réédités et aussi dans le catalogue des éditeurs amis. *« Il y a tant de possibilités ou de titres épuisés »*, remarque-t-il. Au hasard, dans la liste des auteurs qu'il souhaite faire reparaître, figurent des titres de Sybille Bedford, Walter Benjamin, Pierre Boulez, William Burroughs, Norbert Elias, Jean-Luc Nancy, David Rousset, René Thom ou encore Paul Virilio.

Les premiers tirages seront de 5 000 à 6 000 exemplaires, avec des prix allant de 5 à 7 euros. *« Je n'ai pas l'intention de refaire 10/18 pour un public qui n'existe plus »*, indique Christian Bourgois, mais si le succès est au rendez-vous, le vieux lion pourrait montrer que son intuition reste intacte. ■

A.-B. M.



DESSIN LAURENT BAZART

En Grande-Bretagne, un secteur crucial dans la guerre commerciale

Les grandes librairies d'outre-Manche semblent offrir des soldes permanents. De rayonnages en étagères, des autocollants aux couleurs vives attirent l'œil sur les heureux livres gratifiés de « discounts ». Le « discount », la remise accordée au client, est l'argument choc du vendeur pour séduire le lecteur sur un marché britannique ultra-concurrentiel. C'est la principale arme utilisée dans la guerre des prix dont les livres de poche, notamment, sont l'objet.

En Grande-Bretagne, à l'inverse de la France, le prix du livre est libre. Pendant près d'un siècle, un vieux texte, le Net Book Agreement, a imposé des tarifs aux libraires. Il a été aboli en 1997. En l'absence de l'équivalent de la loi Lang, le marché dicte désormais sa loi, au grand bénéfice du consommateur. *« Les prix n'ont cessé de baisser »*, constate Susan Lamb, directrice générale d'Orion, l'un des géants de l'édition, racheté par Hachette. *« Le marché des "poches" est très stimulant »*, ajoute-t-elle. Aujourd'hui, un livre de poche est vendu en moyenne 6,99 livres (10 euros).

2005 a été, pour l'édition, toutes catégories confondues, l'année de tous les records : on y a acheté plus de livres et à un moindre prix, sur un marché national dominé par le triomphe de deux auteurs, J. K. Rowling, la créatrice d'*Harry Potter*, et Dan Brown, dont les quatre romans se sont vendus à un total de plus de 5 millions d'exemplaires. L'industrie de l'édition et de la distribution est de plus en plus concentrée, et les vendeurs de plus en plus dépendants financièrement des best-sellers. 50 % des livres sont achetés dans les magasins des grandes chaînes spécialisées, comme Waterstone's, Borders ou WH Smith, et dans les supermarchés.

Sur le prix affiché d'un livre, les éditeurs accordent en moyenne une remise de 55 % aux grossistes dont 35 % sont transmises aux libraires. Ces rabais profitent plus aux livres brochés qu'aux poches. Exemple : le dernier ouvrage du jeune chef cuisinier Jamie Oliver, affiché à 20 livres (28 euros), se vend 7,99 livres dans les grandes surfaces (environ 11 euros). Pour les poches, les possibilités de remise sont forcément plus faibles. *« Mais, dans notre stratégie commerciale, nous mettons autant l'accent sur les poches que sur les brochés »*, souligne Susan Lamb.

« Le discount a ses limites »

Pour certains éditeurs, la bataille du poche est encore plus cruciale. Random House occupe 14 % du marché, notamment sous la marque Transworld, et vend près d'un livre de fiction sur trois en Grande-Bretagne. *« Le poche représente 70 % de nos ventes*, précise Peter Bowron, directeur-général de Random House. *Le discount a ses limites et le prix a atteint aujourd'hui un juste niveau. Nous devons trouver de nouveaux lecteurs, au-delà du marché traditionnel, dans l'industrie du loisir, dont nous faisons partie. Les gens dépensent pas mal d'argent dans l'achat de magazines, de CD ou de DVD, plutôt que dans les poches. Ce sont eux que nous devons intéresser à nos produits. »*

De plus en plus de livres sont directement vendus en format de poche. C'est le cas de trois des vingt meilleures ventes de fiction en 2005. Certains auteurs à succès comme John Grisham et Nick Hornby ont plus vendu en poche qu'en format broché, malgré la faible différence de prix entre les deux offres. D'autres critères de choix que le prix entrent en jeu, comme la commodité de maniement et de lecture.

Les éditeurs sont soucieux de ne pas trop dévaloriser leur produit. *« Il ne faut plus baisser le prix des poches*, note Peter Bowron. *En outre, les brochés restent essentiels pour notre prestige et notre image. Ce sont eux que les critiques littéraires lisent en priorité. »* Tous les professionnels mettent en avant leur volonté de diversifier l'offre, de prolonger autant que possible la vie des livres « ordinaires », d'être fidèles aux « écrivains maison », quels que soient leurs résultats, et d'amener sans cesse sur le marché de nouveaux auteurs. Toutes choses rendues possibles par les profits engrangés grâce aux poches. ■

JEAN-PIERRE LANGELLIER

L'étonnante fortune des livres à 2 euros

Le succès ne se dément pas pour *Le petit livre de Kiki la cocotte*, de Laurent Gaulet, un recueil d'onomatopées à répéter rapidement. Edités chez First, dans la collection « Le petit livre de », au prix de 2,90 euros, 130 000 exemplaires se sont écoulés, depuis sa parution, il y a deux ans. Parmi les autres incontournables, *Le Petit Livre du wok* ou *des crumbles*, tous deux d'Héloïse Martel.

Lancée en 1995, la collection, qui comprend une centaine de titres à son catalogue, et publie 40 nouveautés par an, a pris son envol depuis deux ans. Les ventes ont doublé sur cette période pour atteindre 1,9 million d'exemplaires en 2005. Pour Vincent Barbare, PDG des éditions First, *« le principe en est simple : il s'agit de petits livres, édités en noir et blanc avec un prix et une pagination identiques (160 pages) »*.

Le créneau ciblé est celui des livres pratiques, occupé aussi par Marabout. *« Nous avons beaucoup travaillé sur leur emplacement dans les librairies »*, précise M. Barbare. En 2006, il est prévu d'élargir au champ de la santé, mais aussi de la culture générale, avec par exemple *Le petit Livre des grandes dates de l'histoire de France*.

Loin de voir sa dynamique cassée par le passage à l'euro, le marché du livre à 10 francs a été dopé par l'éventail des prix permis par le passage à la nouvelle monnaie (de 1,5 € à 3 €, soit du simple au double). De fait, ce sont les collections qui ont choisi d'arrondir leur prix à 2 €, comme « Librio », dès 2003, et « Folio », qui en a fait sa marque distinctive, qui ont réalisé les meilleures opérations.

Bénéficiant de son antériorité, la marque « Librio », qui a été créée par J'ai lu, en 1994, dispose d'un catalogue de plus de 500 titres disponibles. En 2005, elle a vendu 3,5 millions d'exemplaires. Elle couvre tous les segments, de la littérature aux livres pratiques, en passant par les policiers, les anthologies. Cette année, le leader de l'édition à petit prix a décidé de faire un grand nettoyage de printemps : elle réduit de 13 à 5 le nombre de ses collections et modifie le graphisme de sa maquette. Dans le même temps, elle lance en mars une nouvelle collection de guides de voyage en couleur. Les premiers titres concernent les grandes villes européennes et se positionnent clairement comme guide d'appoint.

Hostile à l'origine aux éditions à bas prix, Yvon Girard, directeur de « Folio », est, sur un registre diamétralement opposé à celui de « Librio », l'éditeur qui a le mieux tiré profit de ce marché. Depuis sa création en 2002, il a vendu 3 millions d'exemplaires. Chaque année, sa collection grossit d'une trentaine de nouveautés, et dépasse désormais les 200 titres. Le catalogue est éclectique. De *De la constance du sage*, de Sénèque, à *Mes Départs*, de Panaït Istrati, il édite aussi bien des classiques, qui bénéficient de l'image de marque de la maison, que des modernes qui sont puisés dans le fonds de Gallimard.

« Produit d'appel »

Les volumes vont de 96 à 144 pages. *« La collection sert de produit d'appel, pour ceux que la littérature intimide »*, explique Yvon Girard. Elle draine même des lecteurs vers les titres des auteurs présents dans les autres collections. La marge dégagée peut être évaluée à 400 000 euros, par an, pour 800 000 exemplaires vendus.

Egalement présents sur le segment du livre à bas prix, Le Livre de poche et Pocket semblent plutôt en posture défensive. Les deux poids lourds du poche restent pour l'instant rivés à 1,50 €, qui était le prix le plus proche des 10 francs. Chez Pocket, qui n'édite que des classiques – une petite quarantaine –, la relance de cette collection n'est pas prévue en 2006.

Il n'en va par de même pour le Livre de poche, où Cécile Boyer-Runge a pris la succession de Dominique Goust. Fort de ses 80 titres, pour l'essentiel des classiques annotés, « Libretti », la collection à 1,50 € du Livre de poche, constitue *« un véritable axe de réflexion et d'investigation »*, précise Mme Boyer-Runge. Une *« mise à plat »* va être menée, d'ici à septembre. Rien n'est pour l'instant arrêté : changement de prix, de maquette, développement de la production, mais il s'agit de ne pas se couper d'un marché jugé rentable. ■

A. B.-M.

De nombreux romans policiers inédits

Longtemps considérés comme une littérature de gare, les policiers ont beaucoup été publiés au format de poche. Un inventaire des collections qui ont popularisé le genre demanderait un ouvrage entier. Aujourd'hui que la littérature policière a acquis ses lettres de noblesse, elle est généralement publiée en grand format, quand il s'agit de titres inédits, avant d'être republiée en poche.

Le succès de « Folio policier » chez Gallimard a eu raison de la Série noire, qui, après avoir été identifiée pendant plus de cinquante ans comme une collection de poche, a désormais adopté le grand format. Mais la situation actuelle est contrastée. Ainsi Rivages/Noir réédite les titres publiés en grand format par Rivages/Thriller, souvent à l'occasion d'une nouveauté. Ce mois-ci, par exemple, paraît un nouveau roman de Tony Hillerman, *L'Homme-squelette*, accompagné de la réédition en poche de *Le vent qui gémit*. La situation des auteurs français est plus complexe. Thierry Marignac publie deux nouveaux titres, l'un en grand format chez Payot, l'autre en poche chez Rivages/noir qui fait une assez large place aux inédits français, puisque un Pascal Dessaint et un Jean-Paul Nozière paraissent aussi en même temps.

Le cas de Grands Détectives, chez 10/18, est un peu à part. La production, largement dominée par le polar historique, est constituée à 80 % d'inédits. Depuis quelques années la collection lance quatre ou cinq nouvelles séries par an, ce mois-ci les polars médiévaux de Viviane Moore. Une mention spéciale doit être faite pour Paul Doherty, qui avec quatre séries sous des pseudonymes différents a déjà à lui seul une trentaine de titres au catalogue. Enfin, Le Livre de poche fait paraître directement les premiers titres de certains auteurs qui ont mis un peu de temps à trouver la faveur du public français. C'est le cas entre autres de Ian Rankin, dont les aventures de l'inspecteur Rebus traduites en français ont d'abord été publiées au Rocher puis au Masque. Les quatre premiers épisodes de la série, traduits ultérieurement, ont été d'emblée publiés en poche. ■

G. ME.

Petit format, petit prix

Mille et une nuits est la maison par lequel « le scandale » est arrivé. En 1993, elle lançait en France le premier petit livre à bas prix et à fort tirage. Aujourd'hui, elle fête son 500e titre, avec *La Moelle de la vie*, une anthologie originale d'Henry David Thoreau (1817-1862) établie et traduite de l'américain par Thierry Gillyboeuf.

Entre-temps, la maison a été rachetée par Fayard en 1999, qui en a fait une de ses enseignes. Mais « La petite collection » de Mille et une nuits a gardé pour caractéristique de publier en poche beaucoup de textes inédits ou originaux, comme *Règle pour le parc humain*, de Peter Sloterdijk, ou *Avertissement aux écoliers et lycéens*, de Raoul Vaneigem. Une des raisons qui présidaient à cela est que la maison ne disposait d'aucun fonds à exploiter à l'origine.

Par ailleurs, elle a remis au goût du jour et édité à bas prix des classiques comme *L'Art d'avoir toujours raison*, d'Arthur Schopenhauer, vendu à plus de 150 000 exemplaires, *Le Prophète*, de Khalil Gibran, *Le Droit à la paresse*, de Paul Lafargue, ou encore *L'Art de la guerre*, de Sun Tzu.

Aujourd'hui, « La petite collection » a 450 titres disponibles sur les 500 inscrits à son catalogue. D'un format de 10,5 × 15 cm, les poches d'une centaine de pages sont vendus 2,50 € voire 3 € pour les quelques titres qui atteignent 200 pages, comme *La Route de Varennes*, d'Alexandre Dumas. En 2005, tous titres confondus, 300 000 exemplaires ont été vendus.

La maison publie désormais vingt nouveautés par an. Dans son catalogue, le philosophe allemand Feuerbach côtoie Feydeau. L'éclectisme prévaut, ainsi que le choc des cultures. ■

A. B.-M.



Parade militaire. CARL DE KEYZER/MAGNUM PHOTOS

A nous deux l'Amérique !

« Américain Vertigo », un « reportage d'idées » de Bernard-Henri Lévy sur les traces de Tocqueville

Oublier BHL. Oublier l'auteur que l'on adore haïr, la mise en scène démesurée, le système parisien et son cousin de New York, qui n'a rien à lui envier. Oublier Danny Pearl, cette vie brillante et généreuse sauvagement fauchée, que Bernard-Henri Lévy s'est – à quel titre ? – appropriée et dont il se sert comme d'un sésame aux Etats-Unis. Lire ce dernier livre comme si c'était le premier d'un intellectuel français parti à la découverte de l'Amérique, tel Tocqueville il y a un peu plus de cent soixante-dix ans.

Et s'en tenir à cette ligne. *American Vertigo* est alors non pas une enquête, mais une quête, passionnée et insatisfaite, de l'identité américaine et des ressorts d'une nation qui n'a jamais cessé de nous fasciner. Que va chercher, au fond, à part la notoriété, l'auteur de *La Barbarie à visage humain* en Amérique ? Trois questions le taraudent, au moment du départ : l'anti-américanisme est-il justifié ? L'idée d'un Occident rassemblant l'Europe et l'Amérique du Nord conserve-t-elle un sens ? Où en est la démocratie ? Ou, formulées autrement : *« l'Amérique serait-elle à un tournant de son histoire ? Qu'est-il arrivé au rêve fou ? »* Questions importantes et légitimes.

Pour trouver la réponse, Bernard-Henri Lévy ne ménage pas sa peine. Voyageur de luxe, sans doute, mais voyageur quand même, il dévore 20 000 km en neuf mois, rencontre, observe, dîne (beaucoup), visite, lit, parle, questionne, écoute, s'étonne. Il y a, dans ce journal de bord, quelques moments forts. La rencontre avec Jim Harrison, *« écrivain, donc dissident »*, *« découragé mais intraitable »*, qui lui en rappelle une autre, avec Bohumil Hrabal, à Prague, en 1989. Les images apocalyptiques de Buffalo, Cleveland et Detroit, villes cassées. La violence de Rikers Island, l'île-prison de New York. La perfection médicale de la célèbre clinique Mayo, dans le Minnesota. Les comptes de Tracy, fille et femme divorcée de mineur, serveuse à Grand Junction, Colorado, pas assez glamour pour avoir droit à un nom de famille dans *American Vertigo*, mais que l'aide sociale, contrairement à la légende, n'a pas laissé sombrer.

AMERICAN VERTIGO
de Bernard-Henri Lévy.

Grasset, 496 p., 20,90 €.

Oublier BHL ? Impossible. Chaque ligne nous rappelle qu'il est là. Il est là, avec Sharon Stone et ses jambes décroisées, pour nous préciser qu'ils se sont déjà rencontrés. Il est là pour dénicher de l'antisémitisme chez un vieux rebelle indien et s'étonner qu'au lieu de ces casinos *« qui ne veulent rien dire »* les Indiens miséreux ne créent pas plutôt *« un Yad Vashem de la douleur indienne »*. Il est là pour réduire le malentendu entre Bill Clinton et la gauche américaine à une question de puritanisme, et l'ambition politique d'Hillary Clinton à sa volonté de laver *« la tache »*. Et, paradoxalement, il est là aussi à travers les omissions qui affaiblissent le propos : la recherche et les temples du savoir (Harvard ? Stanford ?), le capitalisme et ses crises (Wall Street ? Silicon Valley ? Enron ?), le quatrième pouvoir et ses défis (la presse ? la télévision ? Internet ?) sont curieusement absents de ce périple. Aucune absence, cependant, n'est aussi regrettable que celle des classes moyennes, cette fameuse *« middle class »* qui fait l'Amérique bien plus que les bordels aseptisés du Nevada ou les carrioles des Amish. Notre aristocrate parisien aurait pu la rencontrer en famille, par exemple, en allant passer quelques heures sur les gradins baignés de la lumière des soirs d'été d'un stade de base-ball, plutôt qu'en essayant de percer la signification patriotique de ce passe-temps national dans un musée.

Souvent, dans son récit, Bernard-Henri Lévy met le doigt sur de vraies questions, mais passe son chemin avant d'avoir trouvé la réponse. *« C'est étrange, cette obsession du drapeau*, observe-t-il. *Peut-être le patriotisme américain est-il plus complexe, plus douloureux qu'il n'y paraît ? »* On se contentera du point d'interrogation : l'étape suivante l'appelle. A Atlanta, il aperçoit la classe moyenne noire, mais ne va pas non plus à sa rencontre. C'est dommage. Au début de son voyage, l'auteur indique avoir *« parcouru les premières pages »* d'un livre que le sociologue Alan Wolfe lui a donné la veille à Boston. Ce livre, *One Nation, After All*, remarquable travail d'Alan Wolfe sur les classes moyennes américaines, peut-être BHL aurait-il dû le lire jusqu'au bout ?

Vision politique

Il en va tout autrement, heureusement, de l'épilogue analytique. Là, quittant les rivages du superficiel, le philosophe Bernard-Henri Lévy nous livre sa vision politique du « vertige » américain. Il conclut à *« une crise, plutôt qu'une extinction du modèle »*. Il aborde, enfin, le 11-Septembre et le terrorisme, met à bas les thèses de Fukuyama et de Huntington, professe son admiration pour Michael Walzer, le théoricien des guerres justes et injustes, dont il se sépare douloureusement, pourtant, sur la question du débat sur la torture, *« car ce débat n'est pas digne, non »*. Il corrige ses descriptions simplistes des *megachurches* par une relativisation du fondamentalisme religieux américain, dont il rejette le parallèle avec le fondamentalisme musulman : les Etats-Unis, résume-t-il, restent un pays laïque, où la religion n'est pas synonyme d'extrémisme.

Bernard-Henri Lévy s'attarde longuement sur les néoconservateurs, stigmatisés par *« l'épaisse ignorance de l'anti-américanisme européen »*, qui, finalement, le déçoivent, mais auxquels il rend grâce d'avoir remis des idées, voire de l'idéologie, dans le débat américain et d'avoir réinjecté la valeur démocratie dans la politique étrangère. C'est bien plutôt à la gauche, en particulier à son intelligentsia, qu'il en veut de ne pas avoir mené le combat indispensable contre Abou Ghraib, Guantanamo et la torture.

L'écrivain garde néanmoins confiance dans la prodigieuse capacité de l'Amérique à se réinventer. Il salue *« une fièvre, une ébullition, une inventivité intellectuelle dont nous n'avons pas idée en Europe et qui auront été l'une des vraies surprises de cette enquête »*, relève, *« presque partout, des signes de différenciation, et donc de singularisation »* contre la domination du politiquement correct, rend hommage *« à tous ces irréguliers »* qu'il reconnaît *« n'avoir pas assez évoqués »*. Et c'est finalement lui, BHL, qui identifie ainsi dans la seconde partie de son livre les faiblesses de la première. ■

SYLVIE KAUFFMANN

« Un vaillant combattant »

La parution d'*Une imposture française*, de Nicolas Beau et Olivier Toscer (Les Arènes, 222 p., 14,90 €), clôt une série de livres consacrés à Bernard-Henri Lévy. En un peu plus d'un an sont ainsi parus *Le B.A. BA du BHL*, de Jade Lindgaard et Xavier de La Porte (La Découverte), *BHL, une biographie*, de Philippe Cohen (Fayard), et *Bernard-Henri Lévy, une vie*, de Philippe Boggio (La Table ronde). Ecrit par deux journalistes (Nicolas Beau travaille au *Canard enchaîné* et Olivier Toscer au *Nouvel Observateur*), *Une imposture française* se présente comme une enquête sur le système « BHL » – *« la marque la plus achevée du système médiatique français »*, estiment les auteurs –, une plongée *« au cœur des réseaux qui gouvernent aujourd'hui la production de l'information, avec ses compromissions, ses arrangements et ses lâchetés »*. La chute du livre résume bien la thèse de Beau et Toscer : *« A défaut d'être un athlète de haut niveau »*, BHL ne serait *« qu'un vaillant combattant des arts, des lettres et des médias. En somme un tigre de papier »*.

Le premier geste d'un philosophe

CHRONIQUE
ROGER-POL DROIT

Après-midi radieuse de mai, château de Ferrières, pelouse fraîchement tondue, propriété des Rothschild. Premier printemps après la libération des camps. La demeure a été transformée en foyer d'accueil pour tout jeunes rescapés. Ces enfants juifs ont survécu de justesse. Ils commencent à peine à revivre. Ce jour-là, ils sont bien coiffés, et les adultes ont leur vêtement du dimanche. Le baron et la baronne viennent en visite. Emotion, gratitude, espérance, retour à la paix, à la normale. Décor de sérénité, scène d'oubli, déjà, comme si rien n'avait eu lieu ?

Soudain, un garçon d'à peine 10 ans va briser cette normalité lisse. Il la sent factice, insupportable, écœurante. Il n'est, pourtant, ni orphelin ni déporté. Sa mère travaille là, il a appris l'horreur par ses copains, au terme d'une enfance constamment risquée, cachée en France sous des identités multiples, partagée entre des langues distinctes et des domiciles instables. Ce qui le met en fureur ? Que l'on croie pouvoir tourner la page, sous le soleil, comme si rien n'était. Le voilà donc qui s'avance en hurlant dans ce cercle bien agencé. Personne ne comprend ce qu'il veut dire... Alors, il défait sa chaussure, et la lance avec rage au milieu du parterre ! André Glucksmann, ce jour-là, inaugure sa vie philosophique.

Il sait bien, aujourd'hui, que le petit garçon d'alors fut injuste, trompé par les apparences. Mais il dit aussi, et magnifiquement, comment ce geste demeure celui de toute une vie. Troubler les bonnes consciences, perturber les consensus amnésiques, rappeler l'existence du mal, la persistance du risque, et la nécessité d'agir, encore et toujours, contre les anéantissements qui menacent, voilà, dans des moments et des situations dissemblables, son attitude unique – sa manière d'être philosophe. Car ce rôle, si antique et moderne, ne consiste pas seulement à fabriquer des concepts, mais aussi à perturber, obstinément, conforts insoucieux et inactions froides. Philosophe, en ce sens, celui qui vient crier : *« Ne faites donc pas comme si tout allait bien ! »*, et met sous les yeux de ses semblables la réalité, sa désagréable dureté, ses horreurs qui portent à regarder ailleurs. Le pire n'est jamais sûr, certes, mais il est toujours possible.

Rappeler constamment cette vérité n'a rien à voir avec une prophétie d'apocalypse. Ce qui fait courir Glucksmann, c'est au contraire une conscience toujours en éveil des menaces, des néants qui peuvent advenir si l'on cesse d'y prendre garde. Qu'a-t-il dit, presque toujours le premier et presque toujours seul ? *« Ne faites pas comme si »*... le communisme était un paradis, le Goulag un mirage, les boat people des touristes. *« Ne faites pas comme si »*... le sida était une affaire anodine, le terrorisme un combat politique, les islamistes des gens respectables. Cet homme en colère, jetant ses livres comme projectiles dans nos indifférences, veut seulement qu'on voie ce qui est : Milosevic criminel de guerre, les Tchétchènes martyrs dans *« Guernica puissance dix »*, l'Europe coupable de se taire. Préférer Soljenitsyne à Brejnev, dénoncer les pièges pacifistes, combattre les délires antiaméricains lui a valu, régulièrement, insultes et calomnies. Mais son choix, dès le premier jour, fut le scandale du vrai et le sentiment d'urgence, pas la séduction à tout prix.

Une rage d'enfant n'est pas un livre de mémoire ni une autobiographie. Plutôt l'évocation, émouvante et belle, du geste d'un homme libre, s'efforçant de vivre face à l'absurde. Au fond du tableau, les ancêtres juifs de Czernowicz, la Mitteleuropa, le père absent, liquidé par les hommes de Staline, la mère viennoise qui choisit de risquer la Gestapo plutôt que le Guépéou. Sur les bords, comme éléments du cadre : Aron, Sartre, Foucault, Havel, Patocka.

Ce penseur *« décalé, déraciné et fier de l'être »*, qui se méfie tant des convictions, livre malgré tout certaines de ses boussoles. Par exemple : apprendre à surmonter la « napoléonite », syndrome récurrent, empêchant de voir le mal, faisant croire qu'une personnalité providentielle va pourvoir au bonheur. Ou encore : entendre la leçon des poètes, Baudelaire, Hugo ou Mallarmé, lus avec ferveur, en maîtres de pensée et de vie plutôt qu'en agenceurs de mots. Eux aussi nourrissent sa colère philosophique. Elle n'est jamais dirigée contre le monde ni contre les gens. Mais, inlassablement, contre les aveuglements suicidaires, les faux-semblants meurtriers, les erreurs mortelles. Il y aura toujours de quoi faire. ■

UNE RAGE D'ENFANT
d'André Glucksmann.

Plon, 286 p., 19,50 €.
En librairie le 16 mars

Enfants plus ou moins gâtés et loubards se croisent aux sports d'hiver

Roman noir à la neige



ARNAUD LEGRAIN/AGENCE VU

TEMPS DE CHIEN
d'Olivier Mau

Syros, « Souris Noire »
128 p. 5,90 €. Dès 12 ans.

PISTE NOIRE
de Christine Beigel

Syros, « Rat Noir »
128 p., 9 €. Dès 14 ans.
En librairie le 16 mars.

C'est une classique histoire de sports d'hiver avec un adolescent qui rêve d'intégrer l'équipe de France de ski et une jeune fille qui se verrait plutôt en étoile du patinage. On voit déjà se profiler l'idylle et on se doute bien – malgré la présence de quelques affreux –, que l'histoire a de bonnes chances de se terminer, au pire, sur un podium. Eh bien, pas du tout. Sur un schéma convenu, Olivier Mau imagine une intrigue totalement surprenante. Il faut dire qu'il est coutumier du fait, puisqu'il a déjà publié, entre autres, une série : *Myrtille à la plage*, *Myrtille apprend à nager*, *Myrtille boit la tasse*, qui, malgré des titres aux connotations gentiment adolescentes, réunit des romans bien noirs destinés aux adultes avertis.

Chaque personnage de *Temps de chien* – que Syros réédite aujourd'hui opportunément – a subi un léger décalage par rapport au cliché qu'il est supposé incarner. Ainsi, le jeune narrateur du roman se verrait bien en champion de ski, mais il est surtout excédé par les disputes incessantes de ses parents. Du coup, la perspective d'une carrière sportive, qui est leur rêve au moins autant que le sien, ne l'intéresse que modérément.

Il est prêt, en tout cas, à le sacrifier dès que sa piste croise celle de deux loubards venus se réfugier dans cette station de Haute-Savoie après un braquage en région parisienne. Sous leur air bravache, Tintin et Miloud ne sont pas si terribles. Ce sont des gamins paumés toujours à la limite de devenir de vrais délinquants et qui, naturellement, se font remarquer dès leur arrivée.

Quand tout ce monde-là, y compris Anne-Charlotte la patineuse, se retrouve confronté à un vrai méchant, Alberto Ysengrino, chacun va devoir prendre des décisions irrémédiables. Mais Ysengrino lui-même, un caïd pourtant, n'est pas aussi méchant qu'il en a l'air. On croyait lire un roman sur les sports de glisse, c'est une intrigue sur le dérapage. Elle ne s'adresse aux adolescents que dans la mesure où ceux-ci, ont encore la possibilité sinon d'infléchir leur destin, du moins de choisir la sente sur laquelle ils vont s'engager.

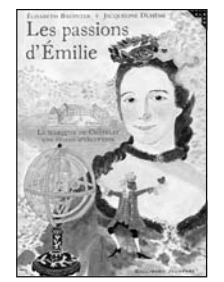
Avec *Piste noire*, on est aussi dans la subversion d'une figure classique, le polar ferroviaire. Tout se passe dans le train de nuit Paris-Saint-Gervais et il n'y a ni enquête ni même suspense puisque l'on comprend d'emblée ce qui va se passer. Manou est une jeune fille qui garde Julie et Noé, deux enfants de 5 et 7 ans, pour financer ses études et le studio qu'elle occupe à Paris.

Les gamins dont elle a la charge sont en vacances à Megève avec leurs parents. Elle s'est laissée convaincre de les rejoindre, elle qui née à La Réunion, n'a encore jamais vu la neige. Dans le compartiment du train de nuit, il y a Mickey, Tom et Corentin, trois adolescents gâtés qui s'en vont faire du surf. Pas vraiment des voyous, pas des anges non plus, ils se sont déjà signalés en jouant les durs auprès d'un épicier arabe. Ce soir-là, dans le train, c'est la fête : ça rigole, ça picole, ça s'excite et le chahut se termine par un viol. L'originalité de *Piste noire* est qu'il adopte le point de vue de Tom, l'un des violeurs. C'est le moins coupable des trois si l'on peut dire, puisqu'il s'est contenté, à la suite des deux autres, d'un simulacre afin de ne pas passer, aux yeux de ses copains, pour un dégonflé.

Il ne s'agit pas de minimiser l'horreur du viol ni de chercher des circonstances atténuantes en excluant le point de vue de la victime, mais de donner à réfléchir en montrant à quel point victime et coupable, à condition que celui-ci ait encore un minimum de respect humain, peuvent être détruits par un engrenage fatal. ■

GÉRARD MEUDAL

ZOOM



LES PASSIONS D'ÉMILIE, d'Elisabeth Badinter et Jacqueline Duhême
On se rappelle leur magistral *Voyage en Laponie de M. de Maupertuis* (Seuil, 2003). Elisabeth Badinter et Jacqueline Duhême réembarquent ensemble pour retracer le destin singulier d'Emilie du Châtelet, *« première femme de science que la France ait jamais comptée »*. Même écriture fluide et vivante chez la première. Même grâce colorée chez la seconde, qui fut l'*« imagière »* des plus grands, de Prévert à Eluard, Asturias ou Deleuze. Quant à Mme du Chatelet, son éducation atypique (à 12 ans, elle a la permission de *« rester au salon »* pour écouter Fontenelle), sa passion pour Voltaire, ses convictions de femme de tête passionneront les jeunes lectrices. Bref, un duo brillant pour une femme d'exception et un accompagnement idéal pour l'exposition sur les Lumières à la Bibliothèque nationale de France, à Paris.
Gallimard Jeunesse, 38 p., 12,50 €. Dès 9 ans.

Z'AVEZ PAS VU ART ?, de Jon Scieszka et Lane Smith
Ceux qui avaient aimé *Le Petit Homme de fromage* et *La Malédiction des maths* vont savourer cette promenade artistique pas comme les autres. Par une suite de malentendus cocasses, un gamin en vient à chercher son copain Art (comme Spiegelman) dans les allées du Musée d'art moderne de New York. Une occasion qui l'oblige (et nous aussi) à faire halte devant Calder, Warhol, Lichtenstein, Hopper ou De Kooning. L'art moderne sans peine !
Ed. Panama, 48 p., 14 €. Dès 5 ans.

INCROYABLES PORTRAITS D'ARCIMBOLDO, de Claudia Strand
Réédition de cette réjouissante plongée dans l'œuvre de l'homme à la tête de fruits. Arcimboldo, boldi, boldus ? Ses identités multiples le menèrent de Milan à la cour de Prague. Chez le même éditeur, signalons le très astucieux et ludique *Recto Verso. Mon premier livre de sculpture*, de Sylvie Delpech.
Ed. Palette, 36 p., 16 €. Dès 10 ans. Et 48 p., 14,50 €. Dès 3 ans.



LE CRIQUET QUI SE CROYAIT TRÈS MALIN,
de Janine Teisson, illustrations de Christine Janvier
C'est un éloge de la lenteur que ce conte. En ces temps de stérile frénésie, un seul mot d'ordre : ra-len-tir. Inspiré par l'exemple de grand-mère Tortue, qui a eu 200 ans, Samba le criquet tente de convaincre le mille-pattes de ne marcher que sur 200 ou l'antilope de galoper à vitesse réduite. Par l'auteur de *La Valise oubliée* et d'*Au Cinéma Lux*.
Gulf Stream éditeur [31, quai des Antilles, 44 200 Nantes], 46 p., 11,50 €. Dès 4 ans. **En librairie le 16 mars.**

L'ENFANT ET L'OISEAU,
de Katia Wolek et Anne Sorin
Premier titre d'une nouvelle collection, l'ouvrage est destiné aux quelque 10 % d'enfants atteints de dyslexie visuelle. Conçu par Katia Walek, jeune enseignante de français à Nantes, ce conte médiéval facilite au maximum l'exercice de la lecture : grands caractères, chapitres courts, choix des mots, absence d'association de lettres. Il a reçu l'aval d'orthophonistes et d'associations de parents d'enfants dyslexiques.
Danger Public/La Martinière, « Les Mots à l'endroit », 32 p., 15 €. Dès 5 ans.

DANS MA CHAMBRE, d'Uri Shulevitz
Dans la collection « Aux couleurs du temps », Circonflexe continue de rendre accessibles les chefs-d'œuvre des grands auteurs de jeunesse de tous les pays. Né à Varsovie en 1935, lauréat de la prestigieuse médaille Caldecott, Uri Shulevitz est de ceux-là. *Dans ma chambre*, son premier album (1963), contient déjà l'essence de son œuvre : une sorte d'épure du trait et de la sensibilité, sur les thèmes du manque, du partage, de la fidélité...
Circonflexe, 34 p., 12 €. Dès 2 ans.

PABLO L'ARTISTE, de Satoshi Kitamura
L'éléphant Pablo rêve de voir exposé un de ses tableaux. Mais rien de ce qu'il compose ne le satisfait pleinement. *« Je crois que j'ai un blocage artistique »*, se lamente-t-il. Un rêve va l'en sortir. Le rêve ou la clé de la créativité qui sommeille en chacun de nous ? Humoristique et charmant.
Gallimard Jeunesse, 28 p., 12,50 €. Dès 3 ans.

Sélection réalisée par Florence Noiville.

Un texte sobre et beau de David Dumortier sur l'enfance aux prises avec l'amour

Des poèmes pour faire grandir les parents

MEHDI MET DU ROUGE À LÈVRES
de David Dumortier.

Cheyne éd., « Poèmes pour grandir », 48 p., 12,50 €.

Un petit garçon s'habille en fille. Quand on le surprend, il rougit, en attendant que l'enfance passe sur ses joues. Il s'appelle Mehdi. » Un garçonnet pas comme les autres. Jugez-en : *« En plus, il a des manières de fille. Elles sortent toutes seules. Elles lui échappent des mains. Il est trop tard quand il essaie de les rattraper. Mehdi ne peut pas refaire une même manière à l'envers et la remettre dans sa cage. »*

On imagine les questions qui fusent, les normes qu'on lui renvoie, le peu de cas qu'il en fait, lui qui préfère contempler les femmes que les footballeurs, sait que les pompiers font du bouche à bouche, raffole des coquelicots *« qui fleurissent avec du sang »*, du rose bonbon et des marrons glacés, de la voix d'Oum Kalsoum aussi, *« qui fait pleurer les Arabes à cause de l'amour »*, et joue à *« s'ennuyer pour de faux »* pour pouvoir *« rêver tranquillement tout seul »*...

Eloge de la tolérance, du nécessaire écart pour que la vie soit riche : *« C'est pas pareil depuis que Mehdi est là. Et quand il n'est pas là, c'est pas pareil non plus. Pourvu qu'il reste pareil, pour que ce soit toujours pas pareil. »*

Troisième titre de Daniel Dumortier accueilli dans la merveilleuse collection des « Poèmes pour grandir », *Mehdi met du rouge à lèvres* ne choquera que ceux qui n'entendront pas la vraie raison de son maquillage (*« pour que mes bises restent plus longtemps sur toi »*) et s'effraieront de cette sérénité sans fard à en user chaque jour sauf pour Mardi Gras.

Recomposition familiale

Invité du Salon de Saint-Paul-Trois-Châteaux (Drôme) début février, le poète a proposé aux collégiens ce texte sobre et beau, magnifiquement mis en images par Martine Mellinette, qui illustrait déjà son précédent recueil, *Ces gens qui sont des arbres* (2003), paru parallèlement à *Une femme de ferme*, couronné par le prix PoésYvelines 2004.

La surprise bien sûr, mais l'écoute et bientôt l'adhésion, plus facile que pour les adultes, souvent rétifs à cette libre expression d'une évidence socialement réprouvée. On se souvient du débat, au sein de l'Ecole des loisirs pour publier, en 1998, *Je ne suis pas une fille à papa*, de Christophe Honoré, où l'héroïne était élevée par deux mamans. Si le roman fut finalement accueilli chez Thierry Magnier, on mesura la difficulté de faire admettre dans le secteur jeunesse les situations familiales inédites dont la société multipliait les exemples sans que l'édition assume d'en promouvoir la visibilité. Peut-être simplement parce que les acheteurs sont des adultes, plus effrayés que leurs enfants. Ainsi se réjouit-on du beau succès de *Marius*, de Latifa Alaoui et Stéphane Poulin à L'Atelier du poisson soluble (2001), où la recomposition familiale validait pareillement couples gay et hétéro.

David Dumortier n'entend pas choquer. Juste être sincère puisqu'il a rencontré Mehdi et ne voit pas pourquoi biaiser avec le réel. Déjà *La Clarisse* (2000) avait donné le ton. L'histoire de cette fillette dont la curiosité ne néglige aucune exploration avait parfois heurté... les adultes, car aucun enfant n'avait hésité à se reconnaître dans cette envie d'être au monde qui ne s'embarrasse d'aucune bienséance.

Est-ce parce qu'il est venu tard à la lecture, par la poésie essentiellement, alors qu'il préparait un CAP de cuisinier ? Quand il quitte les Charentes où il a grandi pour Paris, Dumortier devient infirmier en psychiatrie, travaille de nuit et prépare à l'Inalco un diplôme d'arabe classique qui le conduit en Syrie puis en Jordanie. Ces éléments biographiques disent son goût pour le mot, au cœur de sa création, le souci de jouer des résonances de cet amateur de littératures à peine écrites d'Afrique ou d'ailleurs. Il cherche à en faire l'offrande aux jeunes qui les ignorent et qui n'auraient pas idée de s'en réclamer.

Nulle visée didactique. Juste un envoi, une adresse pour que les mots s'envolent et se déposent sur les lèvres comme ces bises au rouge à lèvres qu'il ne faut pas essuyer si on veut en conserver la trace. ■

PH.-J. C.

Signalons aussi, au Temps des cerises de bien plaisants *Croquis de métro* (ill. de Fredo Coyère, 52 p., 8 €).

Le tracé d'exil de Patrick Beurard-Valdoye

La mémoire des noms

Patrick Beurard-Valdoye est notamment l'auteur d'un *Cycle des exils* qui comprend pour l'heure quatre volumes, dont trois publiés chez Al Dante ; un cinquième est à paraître incessamment aux mêmes éditions. C'est incontestablement l'une des entreprises poétiques les plus raisonnées et ambitieuses d'aujourd'hui. Au contraire des poètes qui inventent ou rêvent des mondes, Beurard-Valdoye se déplace sur un tracé d'exil à l'intérieur de notre espace commun, géographique et historique. Dans un beau recueil, *Itinérance* (Obsidiane, 2004), il nommait les lieux non pour seulement les chanter mais pour en être, en quelque sorte, le révélateur.

De même, dans cette *Théorie des noms* (Textuel, « L'œil du poète », préface de Christophe Marchand-Kiss, 210 p., 20 €) qui rassemble des poèmes écrits entre 1984 et 1995, Patrick Beurard-Valdoye cherche, selon ses propres mots, à *« commuer le lieu commun en lieu propre »* et surtout à *« secouer l'esprit public »*, conformément au vœu d'Artaud, et afin de pallier *« la perte arbitraire d'une mémoire toponymique »*. Le poète se fait conservateur de l'épaisseur vivante de langue, il met à l'abri de ses vers ce que l'esprit volage du temps perd, oublie à chaque seconde. Entreprise citoyenne à part entière qui peut se lire à l'échelle européenne dans un livre récent de l'auteur, *L'Europe en capsaille* – terme de marine qui signifie « naufrage » (Al Dante/Villa Beauséjour, 56 p., 11 €). ■

P. K.

Dans la même collection, « L'œil du poète », *Echelle I*, de Dominique Grandmont (240 p., 22 €).

Jean-Michel Espitallier, Christian Prigent, Jean-Luc Steinmetz et Benoît Conort, poètes et penseurs

Outils modernes de la poésie

Comment faire entendre que la poésie, pour exister et respirer, a sans cesse besoin de se *« désaffubler »* (c'est Francis Ponge qui le dit), de sortir, avec une certaine hargne, du *« fatras mythologique »* et sentimental où on l'enferme, où plus exactement *elle* s'enferme avec complaisance – comme si elle avait peur du grand dehors ? Jean-Michel Espitallier, qui publia en 2000 une excellente *Anthologie de la poésie française d'aujourd'hui* chez Pocket, revient à la charge, avec, cette fois, un panorama critique (1) dans lequel il fait le tour d'un paysage multiple et heureusement contrasté. Son livre, bref et informé, éclairera grandement tous ceux qui veulent l'être. Il laissera les autres se lamenter sur un désamour fantasmatique dont la poésie, cette pauvrette, serait la victime.

Espitallier dénonce à juste titre un certain *« charlatanisme »* et toutes ces *« couleuvres »* que le *« poétisme »*, cet ennemi toujours invaincu, nous fait avaler. Il cite Denis Roche, qui, il y a une quinzaine d'années, avait fait cette mise au point, qu'on aurait tort de prendre pour un paradoxe : *« En dépit de l'opinion commune, la poésie est le genre littéraire le plus facile, le plus ouvert. »*

De cette *« ouverture »*, l'auteur donne de nombreux exemples. Il dresse des inventaires, note des filiations, repère des généalogies. Du lyrisme à la chanson, du rock au slam, de la poésie orale à sa sœur la sonore, des performances aux écritures à contraintes, il avance à grandes enjambées, sans omettre personne, en donnant des adresses, des sites, des bibliographies... Jean-Michel Espitallier, au début de son livre, est sévère à l'égard du Printemps des poètes, ce *« service minimum »*, ce *« téléthon annuel »*, qui conforte *« l'idée que la poésie, dans sa misère, réclame sa chimiothérapie, son ballon d'oxygène »*. Entendons sa charge d'abord comme une affirmation de bonne santé, l'essentiel étant de ne pas perdre, en poésie, la faculté de penser. Plusieurs ouvrages émanant de poètes peuvent nous y aider.



GÉRARD RONDEAU, 1999

« Innommable réel »

Christian Prigent et Jean-Luc Steinmetz furent, à la fin des années 1960, à l'origine de la revue d'avant-garde *TXT*, qui sut approfondir les questions sur le langage. Le premier, dans un livre structuré qui fait alterner poèmes et essais, poursuit l'une des réflexions actuelles les plus stimulantes de la poésie contemporaine. A propos de Scarron, poète infirme, dé-figuré, de Verlaine, qui ne sut pas s'affranchir de la pesanteur maternelle, ou encore du peintre Daniel Dezeuze, Prigent interroge *« cette énergie qui nous vient de l'innommable réel »*. Pour *« faire éprouver quelque chose de cette énergie »*, écrit-il, *« nous œuvrons (...) à ajuster fragilement quelques rythmes (verbaux, graphiques, colorés) dans l'entre-deux entre ce que ce réel nous pousse à faire et ce que nous restituons comme fiction formée »*.

Poète, universitaire, auteur de nombreuses éditions et biographies de grands poètes du XIXe siècle, Jean-Luc Steinmetz, sans dissimuler ses préférences et partis pris, livre quelques études sur des poètes modernes (d'Apollinaire à Jean Tortel en passant par Artaud et Follain) et contemporains, dont Christian Prigent (3). Les *« temps venus »* dont parlent le titre de son livre sont ceux de la modernité poétique (même si ce terme a des *« allures de leurre »*), d'une certaine avancée qui commande *« l'impossibilité de reculer, quoi qu'il en coûte »*. Impossibilité aussi de dresser un *« tableau »* qui jugerait et hiérarchiserait la poésie actuelle. Après les écoles et les anathèmes, après les illusions et l'hégémonie théorique, après même la tentative de « renouveau lyrique » (dans les années 1980), les *« temps sont venus »* de concevoir, comme le souligne Steinmetz, la poésie *« en sa nudité, en sa solitude »*.

Benoît Conort, avec Jean-Michel Maulpoix, est l'un des principaux animateurs de la revue *Le Nouveau Recueil* (Champ Vallon), la meilleure revue de poésie (avec celle de Michel Deguy, *Po & sie*, publiée chez Belin). Il appartient à ce courant que l'on nomma le « lyrisme critique », en opposition à une conception naïve et obsolète. Le dernier livre de Benoît Conort (4) mêle lui aussi le poème à son auto-réflexion, le vers à la prose. *« Que peut la poésie ? »*, demande-t-il, sachant qu'il est impossible, aujourd'hui, de concevoir une réponse définitive qui nous laisserait en paix, alignant des vers et nous enchantant de leur inoffensive musique. L'interrogation sur les formes et la métrique de la poésie (ici le verset) n'est pas accessoire. Toute l'histoire de la poésie nous l'enseigne. L'état de veille inquiète dans laquelle se tient le beau livre de Benoît Conort le démontre à nouveau. ■

P. K.

(1) Caisse à outils. Un panorama de la poésie française d'aujourd'hui *(Pocket, 274 p., 6 €).*
(2) Ce qui fait tenir *(POL, 170 p., 18 €).*
(3) Les temps sont venus *(éd. Cécile Defaut, 330 p., 22 €).*
(4) Ecrire dans le noir *(Champ Vallon, « Recueil », 220 p., 16 €).*

Un cycle de poèmes du « dernier » Auden

La liturgie des heures

HORÆ CANONICÆ
de W. H. Auden.
Traduit de l'anglais et préfacé par Bernard Pautrat,

Rivages poche, « Petite bibliothèque », bilingue, 92 p., 8 €.

Une fois n'est pas coutume, faisons d'abord l'éloge du préfacier et traducteur, Bernard Pautrat. Son texte ne se contente pas d'introduire une œuvre majeure qui, bien qu'elle figurât dans la traduction des *Poèmes* choisis d'Auden par Jean Lambert (Gallimard, 1976), reste à découvrir. Aussi chaleureuse et vive que bien informée, cette préface communique un réel désir d'entrer dans le poème, hors des voies convenues ou académiques. Par la grande porte, celle qui ne défend pas l'accès de l'œuvre mais y donne un plein accès.

On sait que la biographie d'Auden (1907-1973) est coupée en deux. Jusqu'en 1939, c'est – d'abord – l'atmosphère familiale, à York, dans une famille pieuse mais ouverte qui compte plusieurs pasteurs anglicans, puis les études à Oxford, l'homosexualité, le séjour à Berlin en 1928-1929, au moment de la grande crise sociale et économique, et enfin, juste avant la rupture, l'Islande, l'Espagne et la Chine où vient d'éclater la guerre sino-japonaise, un certain engagement politique enfin. En janvier 1939, Auden s'embarque pour New York, avec Christopher Isherwood.

Chez le *« later Auden »*, la poésie a laissé de côté la révolution. La religion en revanche, et aussi la philosophie (Pautrat cite saint Augustin, Kierkegaard, Heidegger...), marque la nouvelle voix du poète. Il se re-convertit à la foi de son enfance. Du « deuxième » Auden, les sept poèmes d'*Horæ Canonicæ*, qui suivent les heures et les prières de la journée (prime, sexte, nones, vêpres...) telles que le bréviaire catholique les a instituées, publiés en 1953 et 1954 en revues, puis repris dans le recueil *Le Bouclier d'Achille* en 1955, sont l'une des pièces essentielles. Identifiée au Christ mourant sur la Croix, *« la vérité qu'il chante, oui, c'est celle du drame humain, et du monstre social »*, comme l'écrit Bernard Pautrat. C'est toute la souffrance du monde qui trouve, ici, au-delà de l'aspect confessionnel, sa voix. ■

P. K.

ZOOM

FRANCK VENAILLE, « JE REVENDIQUE TOUS LES DROITS »,
de François Boddaert
Dans l'excellente collection « Poésie » chez Jean-Michel Place, François Boddaert présente, avec éloquence et conviction, l'œuvre de Franck Venaille, l'un des poètes majeurs de sa génération – il est né en 1936. Auteur de nombreux livres de poésie, dont l'admirable *Descente de l'Escaut* (Obsidiane, 1995), Venaille, affirmait au seuil de son œuvre (*Papiers d'identité*, 1966) : *« Je viens de loin (...). Les hommes je les ai vus se battre humilier torturer ricaner appeler leurs mères femmes enfants couvées J'ai pris part j'ai manifesté avec ceux de La Havane et d'Alger j'ai vendu l'Huma eu froid peur envie de trahir de me reposer... »* La suite ne trahira pas, mais prolongera, l'expérience et la douleur initiales.
Ed. Jean-Michel Place, « Poésie », 122 p., 11 €
Dans la même collection, Gérard Titus Carmel propose une *Gustave Roud*, 122 p., 11 €.

POÈMES SACRÉS ET PROFANES, de John Donne
Du même traducteur qu'Auden, Bernard Pautrat, et précédé d'une étude de Virginia Woolf datant de 1931, un choix de textes de ce poète anglais (1573-1631) qui excellait dans la poésie profane aussi bien que dans l'inspiration mystique.
Rivages poche, « Petite bibliothèque », 212 p., 8,50 €.

CHANTS ORPHIQUES,
de Dino Campana
David Bosc présente une nouvelle traduction de ce chef-d'œuvre de la poésie italienne dont l'auteur, qui mourut en 1932, est un poète marqué par la fatalité du tourment.
Allia, 134 p., 6,10 €.

LE CHANT DE MANHATTAN,
de Jeanine Baude
Née en 1946, auteur d'une vingtaine de livres, Jeanine Baude signe cette belle suite de brefs poèmes en prose qui évoquent New York. C'est moins le paysage urbain qui apparaît ici que l'expérience physique, charnelle de celui (ou de celle) qui découvre la ville.
Seghers, « Poésie », 140 p., 12 €.

Sélection établie par P. K.

À NOS LECTEURS
La liste des parutions des livres au format poche du mois de mars est disponible sur le site www.lemonde.fr/livres : cliquer sur pratique, ensuite Livres et dans Catalogue cliquer sur Livraisons poches.

La collection Poésie/Gallimard fête ses quarante ans.

Marcher avec les poètes, de Villon à Ramos Rosa

Cinq petites photos de Paul Eluard, de trois quarts gauche à face, nuancées du bleu au vert, barrent la couverture. *Capitale de la douleur* est le premier titre d'une nouvelle collection de poche dédiée à la poésie. Gallimard en a confié la direction à Robert Carlier et au poète Alain Jouffroy. Nous sommes en mars 1966. *« Je souris à ce qui éclipse le temps »*, écrira Jouffroy. Des mots que l'on a envie d'associer à cette aventure éditoriale.

Quarante ans après, Poésie/Gallimard s'est imposée. Plus de 400 titres... On y retrouve dans une étonnante unité les œuvres des classiques et des contemporains. Redécouvertes et découvertes. Un fil invisible entrelace les textes et relie les époques, les auteurs et leur verbe. *« Chaque livre m'apparaissait un peu comme un passeport »*, raconte Christian Bobin évoquant les portraits des poètes qui, après Eluard, s'alignent en couverture. La maquette d'alors, clin d'œil à Andy Warhol, a été imaginée par Massin. Elle sera discrètement aménagée au début des années 1990. Pas de nostalgie. Pourtant, on s'en souvient... Dès sa création, la collection emporte l'adhésion de lecteurs. *« Elle est arrivée juste pour mes 20 ans*, se rappelle Gérard Macé. *Je rêvais d'une collection de poche propre à la poésie respectant l'intégralité de l'écrit. »*

Ouvrir le passage

A la différence de « Poètes d'aujourd'hui » de Pierre Seghers, dont le premier titre en 1945 était aussi consacré à Paul Eluard, il ne s'agit pas de présenter un auteur et d'offrir un choix de ses œuvres, mais de donner à lire des recueils dans leur intégralité. Aux auteurs du fonds Gallimard : René Char, Jules Supervielle, André Breton, vont s'agréger Henri Thomas ou Jean Grosjean, leur permettant ainsi de rencontrer un public moins confidentiel. Ouvrir le passage. Mettre en lumière. Suivront Edouard Glissant, Georges Perros... La collection s'étend aussi aux grands du passé longtemps cantonnés dans l'espace scolaire. C'est Villon, Louise Labé. Marceline Desbordes-Valmore. Alphonse de Lamartine. Keats et Hölderlin aussi. Le domaine étranger grandit en effet, loin d'être limité aux seules références. Lorca est publié dès le début. Il y aura Mandelstam, Pasolini... *« Tout cela marque un esprit et pas seulement des circonstances »*, explique Gérard Macé.

Depuis 1998, notre collaborateur André Velter est à la tête de la collection. Pas question pour lui de brader. *« Une collection de poche se doit d'offrir le meilleur »*, insiste-t-il, se référant au credo de Vitez – *« l'élitisme pour tous »*. D'où la continuité d'une exigence attentive et du souci d'une mise en perspective critique où les poètes se font aussi préfaciers. A son actif, les rééditions de Nerval, de Reverdy. La mise au grand jour aussi des textes d'Armand Robin dont *Le Programme en quelques siècles*, poème féroce et prophétique, était resté quasi inconnu jusqu'ici. Velter poursuit la cartographie du continent poétique. *« J'ai le désir d'avancer dans une collection vivante »*, poursuit-il.

Jean-Michel Maulpoix y a publié en novembre *Une Histoire de bleu*, paru précédemment au Mercure de France. *« Je peux aller à la rencontre de nouveaux lecteurs. Un bonheur. D'autant qu'à 53 ans*, confie-t-il en riant, *je suis le benjamin du catalogue... »* Le travail militant porte ses fruits. *Alcools* d'Apollinaire a dépassé le million d'exemplaires. On se souvient que la première édition en 1921 avait juste touché 241 personnes. La poésie a ses lecteurs. Il faut simplement continuer. Mars voit une nouvelle édition des *Poésies complètes* de Cendrars, un recueil de Roubaud et une anthologie, *Les Poètes et la ville*. Jacques Darras, le traducteur de Whitman, fera paraître en 2007 un Coleridge. De quoi rassurer s'il en était vraiment besoin Robert Sabatier. Rendant un vibrant hommage à la collection, il laisse juste échapper : *« J'ai toujours peur que la poésie disparaisse. »* ■

XAVIER HOUSSIN

La poésie entre en Points

Le Seuil ne passe pas pour un grand éditeur de poésie. Pas de collection ou de secteur visible. Mais, si l'on y regarde de plus près, on s'aperçoit que la maison de la rue Jacob a publié quelques grands auteurs, et plusieurs livres marquants de l'histoire de la poésie, et pas seulement de langue française : Mallarmé (*Le Tombeau d'Anatole*, édité par Jean-Pierre Richard), T.S. Eliot (*The Waste Land*, traduit par Pierre Leyris), G.M. Hopkins... C'est avec ce fonds, mais aussi avec des textes venus d'ailleurs, que la filiale « poche », Points, dirigée par Emmanuelle Vial, a décidé de lancer la collection « Points Poésie », animée par Lionel Destremau. Les haïkus, Bernard Noël, Aimé Césaire, Léopold Sedar Senghor et T.S. Eliot inaugurent la série. Rilke, Juarroz, Kerouac, Mallarmé, Cela, Deguy, Emaz... suivront. Les cinq volumes parus sont au prix de 6 € à 8 €.

L'ÉDITION

Le Salon du livre de Tanger a fêté, du 28 février au 5 mars, son dixième anniversaire *« En toute indépendance »*. C'était en effet le thème retenu, avec la précision *« Indépendance politique/Indépendance de l'être »*, la manifestation coïncidant avec la célébration du cinquantième anniversaire de l'indépendance du Maroc. Pays jeune, donc, qui ne nie pas ses difficultés, mais fait preuve d'une belle énergie créatrice, notamment avec ses écrivains, qu'ils soient au pays, comme Rachida Madani (publiée à la Différence) ou Souad Bahéchar (éd. le Fennec), en France comme Abdellah Taïa (Seuil), en Egypte comme Mohamed Leftah (éd. de La Différence), ou encore aux Pays-Bas, où plusieurs ont décidé, avec succès, d'écrire en néerlandais, ce dont ils ont témoigné à Tanger. Art, architecture (un débat passionnant), histoire... et mémoires croisées, avec de nombreux auteurs français venus à ce rendez-vous, pour, comme le disait Nicole de Pontcharra, commissaire du Salon, *« outrepasser ce qui divise, handicape, freine, décourage »*.

L'Hôtel parisien Le Montalembert (3, rue de Montalembert, dans le 7e arrondissement), veut, sous l'impulsion de sa nouvelle directrice, Myriam Kournaf, se donner une vocation littéraire en attribuant, chaque année, un prix à un premier roman écrit par une femme en français. Ce prix est en partenariat avec l'association Places au Centre et avec le Cercle des nouveaux auteurs (CNRS/Sorbonne nouvelle). Le jury, dont font notamment partie l'écrivain Philippe Vilain et l'universitaire et essayiste Mireille Calle-Gruber, désignera sa lauréate le 20 juin.

Vera Michalski, patrone du groupe Libella (Phébus, Buchet-Chastel, Noir sur Blanc, Maren Sell) a tenu, lundi 6 mars, une réunion d'information, pour exposer sa version du différend qui l'oppose à Jean-Paul Sicre, qu'elle a licencié de son poste de directeur des éditions Phébus. Etaient conviés des journalistes et les autres actionnaires de Phébus (Pascal Flamand, pour Le Seuil, qui détient 7 % du capital, et Philippe Brugnon, 8 %). M. Sicre qui s'était rendu à la réunion, sans y être convié, a été éconduit. Mme Michalski entend prochainement *« mettre en place une équipe à la tête de Phébus »* et a décidé de *« faire monter en puissance Daniel Arsand »*, qui prendra en charge tout la littérature étrangère.

Les éditeurs de bandes dessinées ont décidé de s'associer sous l'égide du Syndicat national de l'édition pour relancer la Fête de la BD, qui se tiendra dans une quinzaine de grandes villes de France (Paris, Lyon, Marseille, Lille, Bordeaux...), du 29 mai au 5 juin, sur le thème *« Faites de la BD ! »*. Il s'agit de créer un deuxième rendez-vous annuel qui fasse pendant au Festival international d'Angoulême.

Le huitième Printemps des poètes se tient dans toute la France et à l'étranger, du 4 au 12 mars

Chanter dans les villes

Pour la 8e édition du Printemps des poètes – qui a commencé le 4 mars et qui s'achèvera dimanche 12 mars –, Jean-Pierre Siméon, directeur artistique, a choisi de faire entendre « Le chant des villes ».

Ce thème, qui, selon Jean-Pierre Siméon, *« n'a pas un caractère injonctif, mais donne une dynamique commune à un événement hétérogène »*, vise à faire sortir la poésie du *« cliché bucolique »* et à *« inscrire les poètes dans leur temps »*, celui de la cité. Il s'agit, cette année encore, de *« lever les malentendus et combattre les préjugés »* sur la poésie.

Pour Jean-Pierre Siméon, désormais, *« la poésie ne fait plus peur »*. Il évoque un *« profond changement de mentalité »*, grâce au travail patient et inscrit dans la durée de nombreux libraires, éditeurs ou poètes. Depuis sa prise de fonctions en 2001, l'association s'est dotée d'une structure permanente. Autant de contributions qui permettent à l'initiative lancée en 1999 sous l'impulsion de Jack Lang de connaître un certain succès.

Le nombre des manifestations a augmenté au fil des ans, passant de 8 000 en 2001 à environ 15 000 aujourd'hui, dans toute la France et à l'étranger. Certaines se prolongent même au-delà de la semaine du Printemps des poètes. *« Attirer du public »*, cela passe par une *« valorisation de la transmission orale du poème »*, affirme Jean-Pierre Siméon, lui-même poète. Les formes sont variées : lectures publiques, comme les « Lectures sous l'arbre » de Cheyne éditeur, cafés poésie, parcours poétiques, art contemporain, théâtre ou encore slam, une manière de déclamer la poésie importée des Etats-Unis.

« Anti-spectaculaire »

Mais la multiplication des initiatives ne nuit-elle pas à l'exigence de qualité que s'est fixée Jean-Pierre Siméon ? *« La ligne de crête est étroite entre élitisme et démagogie »*, reconnaît-il. Les modes de transmission de la poésie peuvent rester ouverts, mais ne doivent pas l'utiliser comme prétexte à une forme spectaculaire, car *« le poème est anti-spectaculaire sur le fond »*. Il faut *« ménager son intimité »*.

Il existe depuis trois ans un label « Sélection Printemps des poètes », qui, sans jouer le rôle de prescripteur – étant donné les nombreuses initiatives –, permet de promouvoir les spectacles jugés de qualité par l'organisation. Une manière d'orienter le public et les professionnels, tout comme le fait la « Poéthèque », cette banque de données disponible sur le site du Printemps des poètes, www.printempsdespoetes.com, et qui tente de rendre compte de la poésie contemporaine. ■

CÉCILE DE CORBIÈRE

AGENDA

DU 10 AU 12 MARS.
FÊTE DU LIVRE. A Bron (69), vingtième édition de la Fête du livre. La soirée anniversaire (le 11), sous le Magic Mirror, chapiteau-cabaret, permettra d'écouter les écrivains invités parler de leurs 20 ans (rens. : 04-78-26-52-78 ou www.fetedulivredebron.com).

LE 11 MARS.
JOUVE. A Paris, « Pierre Jean Jouve et la poésie européenne », première Journée d'études de la Société des lecteurs de Pierre Jean Jouve, avec Béatrice Bonhomme et Jean-Yves Masson (à 9 h 30, à la Sorbonne, 1, rue Victor-Cousin, 75005, amphi. Milne-Edwards ; rens. : http//crlc.paris4.sorbonne.fr). La journée **du 15** sera consacrée à François Cheng (à 10 h 30, salle Louis-Liard).

LE 11 MARS.
ÉDITIONS VIRGILE.
A l'occasion du lancement de leur nouvelle collection « Carnets d'ateliers », les éditions Virgile proposent des rencontres littéraires accompagnées de lectures ; la première aura lieu à **Besançon (25)**, avec Paul Louis Rossi et Marie Etienne (à 18 heures, à la bibliothèque Bayle, 27, rue de la République) ; la deuxième, **à Paris : le 20**, Paul Louis Rossi, Dominique Charnay et Jean-Marie Queneau seront à la galerie du surréalisme, 15, rue des Beaux-Arts (à 18 heures) ; rens. : 01-44-52-80-80.

DU 13 AU 17 MARS.
LEVINAS. A Paris, colloque du Collège international de philosophie « Emmanuel Levinas : Les territoires de la pensée », organisé par Bruno Clément et Danielle Cohen-Levinas, à 9 heures, Carré des Sciences, amphi. Poincaré, excepté le 16, à la Maison Heinrich-Heine, 27 C, bd Jourdan ; rens. : 01-44-41-46-82.

LES CHOIX DU « MONDE DES LIVRES »

LITTÉRATURE
Carnet de notes, 1980-1990, de Pierre Bergounioux (éd. Verdier)
La Noix d'or, de Cristina Campo (Gallimard, « L'Arpenteur »)
Les Vieux Amis, de Rafael Chirbes (Rivages)
Le Vacillement du monde, d'Alain Nadaud (Actes Sud)
L'Eternel Retour, de Michel Surya (éd. Lignes-Leo Scheer)
L'Armée du salut, d'Abdellah Taïa (Seuil)
Garder la flamme, de Jeannette Winterson (éd. Melville)

ESSAIS
Rembrandt, l'étrange révolution, de Gérard Dessons (éd. Laurence Teper)
Le Langage de la déesse, de Marina Gimbutas (éd. Des Femmes)
Le Crise de l'origine, de François Laplanche (Albin Michel)
Les Femmes et la vie ordinaire, de Christopher Lasch (éd. Climats)
Peintures et gravures d'avant les pharaons du Sahara au Nil de Jean-Loïc Le Quellec et Pauline et Philippe de Flers (Sleb/Fayard)
Bibliothèques intérieures, de Brian Stock (éd. Jérôme Millon)
Andy Wharol, entretiens 1962-1987 (Grasset)

J.G. Ballard

Une vigie au bord du monde

Une petite maison en désordre dans la banlieue londonienne... C'est de là que l'écrivain britannique, autrefois une des voix les plus puissantes de la science-fiction, s'est mis à observer la civilisation telle qu'elle est ou plutôt telle qu'elle dérive.



J.G. Ballard, chez lui, à Shepperton, dans le Surrey, en 2004. IAN TEH/AGENCE VU

La fin du monde commence là : Shepperton, Surrey, 10 796 habitants. Des rues blafardes, des boutiques de vidéo et des pavillons à perte de vue – un formidable remède contre l'optimisme. De Londres et de son agitation, à une petite heure de train, rien ne semble parvenir jusqu'à cette banlieue lointaine, sauf le grondement continu de l'autoroute M3, lancée comme une flèche en travers de la campagne anglaise.

Un lieu sans attrait, sans relief, qui partage son ciel avec l'aéroport de Heathrow, tout proche et dont H. G. Wells avait d'ailleurs imaginé la destruction par des *« tripodes »* extraterrestres, armés de terribles tentacules (*La Guerre des mondes*, 1898). C'est de cet endroit, pourtant, que James Graham Ballard a fait, depuis plus de quarante-cinq ans, son refuge et son observatoire, son nid d'aigle aux avant-postes du désastre. Car il guette, le grand J. G. Ballard. Vigie sans repos, il tient la modernité sous sa lunette de romancier, de nouvelliste et de critique, examinant ses vices et ses effets inattendus sur la nature humaine : les ravages du consumérisme, de l'uniformisation, de l'ennui et de la violence, le tout potentialisé à l'infini par le progrès technologique.

« Eh bien ! vous y êtes arrivée, finalement ! » Quand il ouvre la porte déglinguée de son pavillon, Ballard sait parfaitement que l'endroit suscite la curiosité, comme une sorte d'exotisme à l'envers. Pull-over bleu marine et mèche blanche en bataille, il en rit à l'avance, comme d'une bonne farce faite à ses visiteurs. Même si vivre à Shepperton ne relève évidemment pas de la plaisanterie – pas du tout, en fait.

« C'est un acte politique explique vivement cet homme de 76 ans. *Une façon de montrer ma solidarité émotionnelle avec les gens d'ici, ceux de la petite-bourgeoisie. »* L'œil rit. *« Est-ce que je pense réellement ça ? »* Avec lui, comme avec ses livres, on ne sait jamais tout à fait que croire non plus. Redoute-t-il les événements qu'il imagine, ou s'en réjouit-il secrètement ? Une chose est sûre : Ballard le bourgeois (son père était un industriel aisé) s'est appliqué à mettre sa vie quotidienne en conformité avec la critique aiguë de la société de consommation que reflètent ses livres.

Tout son environnement parle de cette cohérence – la voiture cabossée, le jardin négligé, la maison lilliputienne où s'entassent des cassettes vidéo, des chemises suspendues à des cintres, un téléphone débranché, tout un bric-à-brac et même une énorme liane jaunâtre qui rampe d'un côté à l'autre de la table, dans la pièce de séjour. N'importe. Ballard, cordial, propose un verre de chablis et s'installe devant la cheminée froide, au-dessous d'un curieux tableau, reproduction d'un Delvaux détruit pendant la deuxième guerre mondiale.

Anticipation sociale

Au départ, il avait choisi la science-fiction pour exprimer ses inquiétudes et lâcher la bride à son imagination magnifique. Il travaillait alors pour une revue scientifique, après avoir traîné son ennui dans diverses antichambres, médecine ou armée, jusqu'à ce que son père finisse par le rappeler à l'ordre. De nouvelles (très nombreuses et excellentes, comme en témoigne par exemple « L'Homme enluminé », dans un recueil intitulé *Histoires de catastrophes*, Livre de Poche n° 3818) en romans (notamment *La Forêt de cristal*, Denoël, 1967), il s'était imposé comme l'une des voix les plus puissantes de la science-fiction britannique, servi tout autant par la qualité de ses récits que par l'élégance de sa langue. Dans un domaine où le style est souvent le parent pauvre du rêve, cette particularité le singularisait d'emblée.

Mais pourquoi se projeter dans des mondes complètement inventés, quand le bizarre, le tordu et même le fantastique sont là, sous vos yeux, à vous faire des signes ? Progressivement, J. G. Ballard est donc passé aux délices autrement effrayants de l'anticipation sociale et à l'étude de ce qu'il appelle la *« psychopathologie »* collective. Finies les histoires de comètes et de galaxies éloignées. Au lieu de regarder le cosmos depuis la Terre, Ballard a regardé la Terre depuis Shepperton. Et les humains en société, dont les dérives sont devenues sa spécialité : pas les êtres gentillets ou idéalisés tels qu'on les aime dans les romans héroïques, mais les gens de tous les jours, emportés par une civilisation qu'ils ne maîtrisent plus. Poussant des logiques jusqu'au bout, comme un scientifique dans son laboratoire, Ballard se demande ce que pourraient devenir nos lubies d'Occidentaux blasés. Comment pourrait (mal) tourner, entre autres, la civilisation des loisirs, la ségrégation sociale ou le vertige engendrés par l'absence d'idéaux et le dégoût de soi.

Bien qu'il se défende d'être pessimiste, l'auteur très admiré de *Crash !* (une fable hallucinante sur le sexe et la violence automobile, portée à l'écran par David Cronenberg et aujourd'hui rééditée par Denoël) ou, plus récemment, de *Millennium People* (La Révolution des classes moyennes, Denoël, 2005), a souvent peint cet avenir aux couleurs de l'Apocalypse. Une inclination que l'entrée dans le troisième millénaire n'a pas adoucie. *« Le XXIe siècle est une époque dangereuse, où s'affrontent la raison et l'irrationnel. Je dis juste : attention, mauvais temps en perspective, fermez vos volets ! »*, explique-t-il. Quant à lui, c'est à Shepperton qu'il attend l'orage, dans cet ultime satellite de la capitale géante, où naissent les symptômes de ce qu'il appelle la *« banlieuisation »* de l'âme.

« La plupart des évolutions et des habitudes sociales de l'après-guerre, la télévision, la vidéo, la pop culture, sont parties des banlieues, explique-t-il. *La ville est devenue un mode d'habitat complètement démodé, et les gens qui y vivent ne réalisent pas à quel point le pays autour d'eux a changé. La classe moyenne supérieure, celle qui vit à Knightsbridge ou Hampstead, les quartiers chics de Londres, pense que la banlieue est comme la ville, en juste un peu moins chic. Pas du tout : c'est complètement différent. Ici, il n'y a pas de musées, pas de galeries d'art et notre cathédrale à nous, c'est l'aéroport d'Heathrow. »*

Ces fameuses « middle-classes », avocats, médecins, gens de télévision, riches commerçants, sont une cible privilégiée de l'imagination de Ballard. Ce sont eux qui assurent le fonctionnement de cette société sur laquelle il jette un regard à la fois sardonique, réprobateur, magnifiquement inventif et pourtant glaçant de réalisme. Et eux aussi qui perdent les pédales, délirants de violence et de transgressions, dans des romans aussi saisissants que *I.G.H.* (pour Immeuble de grande hauteur, réédité par Denoël), ou *Super-Cannes*.

Est-il de gauche, comme il l'a dit parfois ? Ou surtout *« libertaire »*, comme il l'affirme aujourd'hui ? *« Je ne veux pas accepter ce monde. C'est juste une convention, non ? On nous a appris à y croire, on nous a entraînés comme des chiens, pour nous faire marcher sur nos pattes arrière et nous faire venir quand on nous dit "Au pied !" »*

Ecrire est une manière d'échapper à cette *« bourgeoisification »* – il dit le mot dans un français volontairement emphatique, avant d'éclater de rire. Et de se soustraire à la *« banlieuisation »* qui crée cet ordre abhorré – *« La paix des morts »*, comme il l'appelle.

« Le XXIe siècle est une époque dangereuse, où s'affrontent la raison et l'irrationnel. Je dis juste : attention, mauvais temps en perspective, fermez vos volets ! (...) Je provoque les gens pour les révulser, les forcer à m'écouter. Sinon, personne ne veut savoir, personne ne veut entendre, tout le monde veut une existence tranquille et des vacances aux Bahamas. »

Depuis toujours, Ballard voit les choses de l'extérieur, de la périphérie. Depuis le jour, plus exactement, où il a été enfermé dans un camp de prisonniers par les Japonais, en Chine, où il vivait avec ses parents. C'était l'été 1942, il avait 12 ans. Rentré en Angleterre quatre ans plus tard, il n'a jamais tout à fait cessé de regarder ses compatriotes avec l'œil de l'immigré.

« Un étranger »

« Tout ici est crypté, comme un message secret, *parce que le système de classes sociales est d'une puissance inouïe. On ne se rend pas compte à quel point ce pays est étrange. Moi, je m'y suis toujours senti un étranger et j'en suis fier. Les Anglais possèdent beaucoup de qualités, mais ils n'ont jamais été autorisés à se connaître eux-mêmes. Ils sont comme des animaux costumés dans un zoo, à qui l'on ne permet pas d'ôter leurs déguisements. Peut-être parce qu'ils se savent plus violents que les autres... Après tout, la Renaissance n'est pas arrivée jusqu'ici. »* Dans cette cage remplie de prisonniers bien élevés, il tonne et cogne contre les barreaux pour se faire entendre. Quitte à créer le scandale, comme il le fit avec *Crash !* – le film suscita un tollé en Angleterre et aux Etats-Unis.

Mais c'est plus fort que lui : *« Je provoque les gens pour les révulser, les forcer à m'écouter. Sinon, personne ne veut savoir, personne ne veut entendre, tout le monde veut une existence tranquille et des vacances aux Bahamas. »* Montrer à quel point les modes de vie imposés tout en douceur par la tyrannie tranquille de l'économie globale transforment les mœurs, le caractère – et pas en bien. Faire œuvre de moraliste, en somme, ce que Ballard ne renie pas (on dirait même que l'idée l'amuse) en rendant les dangers visibles, par une fiction à la fois surprenante, cruelle et affreusement réaliste – ou affreusement possible, c'est selon. ■

Raphaëlle Rérolle

Moqueur et perspicace

MILLÉNAIRE MODE D'EMPLOI (A User's Guide to the Millennium), de J. G. Ballard.

Traduit de l'anglais par Bernard Sigaud, éd. Tristram, 370 p., 23 €.

Vers l'âge de 50 ans, J. G. Ballard a commencé à se demander si sa vie tout entière *« n'avait pas été un accident qui aurait pu être évité »* (dans un texte publié par « Le Monde des livres », 5 août 2005). Quel rapport avec l'homme plus âgé, celui qui confesse un désir très affirmé de convaincre ses semblables, de les « forcer à écouter » – autrement dit à l'écouter ? Rien n'est simple. Mis bout à bout, ces deux penchants (l'un pour la dérision, le relativisme et l'autre pour la conviction) forment cependant une personnalité complexe, extrêmement séduisante et d'une drôlerie formidable, dont quelques pans sont rendus visibles par *Millénaire mode d'emploi.* Recueil d'articles, de chroniques et de critiques parues dans différents journaux, entre les années 1960 et 1990, le livre offre un panorama de réflexions sur le cinéma (*Casablanca* ou *Blue Velvet*, *Alien* ou *Barbarella*), les écrivains (Proust, Joyce, Fitzgerald, Sade ou Willian Burroughs), la science-fiction, les sciences tout court, des souvenirs d'enfance ou des portraits au vitriol (Nancy Reagan, par exemple).

« La seule vraie planète étrangère est la Terre », voilà ce qu'affirme l'écrivain dans un article de 1962 consacré à la science-fiction et intitulé « Où trouver l'espace intérieur ? » Sur cette étrange étoile, le non moins étrange Ballard porte un regard magistralement moqueur, lucide et synthétique en direction de ses semblables, pour la plupart englués dans une société folle à lier. On ne sait quels passages citer, tant le livre regorge de phrases belles, saisissantes ou hilarantes – ou tout cela à la fois. Plutôt qu'une sorte de prophète (ce que voient en lui certains de ses admirateurs), Ballard est certainement l'un des observateurs les plus incroyablement perspicaces de notre modernité. ■

R. R.